D'AUBERGE EN AUBERGE,

OU

LES PRÉVENTIONS.

COMÉDIE EN 3 ACTES,

Mêlée de Chant.

Par EMMANUEL DUPATY.

Musique de TARCHY.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de L'OPÉRA-COMIQUE, *rue Favart, le six Floréal an* 8. (*Samedi* 26 *Avril* 1800).

PRIX, 1 franc 50 centimes. (30 sols).



A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevard des Italiens, près la rue Favart, N°. 340.

AN X.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SCHŒNBOURG, Seigneur du château de Schœnbourg.	CHENARD.
DERNANCE, son neveu, jeune officier.	ELLEVIOU.
ANTOINE, Concierge du château.	SAINT-AUBIN.
HECTOR, Valet de Dernance.	MARTIN.
	Mesdames
Mad. DE FERLING, voisine et amie de M. de Schœnbourg.	DUGAZON.
Mad. D'HELDON, jeune veuve, nièce de Mad. de Ferling, et pupille de M. de Schœnbourg.	SAINT-AUBIN.
FRITZ, Piqueur de M. de Schœnbourg.	CARLINE-NIVELON.
PAUL, Fils du Jardinier du château.	PHILIS cadette.
UN COURIER de Mad. DE FERLING.	
VALETS du Château de Schœnbourg.	

(La Scène est dans un Château de l'Alsace, entre Colmar et Strasbourg. Il est neuf heures du soir. Le Théâtre représente un joli Salon).

COSTUMES.

SCHŒNBOURG. *Au premier Acte.* Habit brodé, Surtout de velours. *Au second Acte*, Habit d'invalide, bandeau sur l'œil gauche, etc. *Au troisième Acte*, comme au premier.

FRITZ. *Au premier et au troisième Acte.* Veste de Jockey. *Au second Acte*, Veste bleue, de postillon, un petit cor à son côté, à la manière allemande.

PAUL. *Idem, au second et troisième Actes.*

Mad. DE FERLING. *Au premier et au second Acte.* Habit de ville ordinaire. *Au troisième*, Costume alsacien.

Mad. D'HELDON. *Au premier Acte.* Habit de voyage. *Au second Acte*, Costume de Servante alsacienne. *Au troisième Acte*, Fourreau blanc ou de couleur.

D'AUBERGE EN AUBERGE,

OU

LES PRÉVENTIONS.

ACTE Ier.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, (*entrant avec une lumière.*)

ACHEVONS ma tournée.... Neuf heures du soir viennent de sonner à l'horloge du Château, et rien n'a été dérangé depuis quelques jours! c'est une satisfaction!.... Mais ça ne peut pas durer. -- Monsieur vient d'envoyer Fritz, le Piqueur, sur la route de Colmar, au-devant des dames qu'il attend, avec ordre de donner du cor lorsqu'il les rencontrerait.... Je viens d'entendre le signal; -- il est nuit close : n'importe, il est certain que Monsieur nous prépare encore quelque tour de sa façon, pour ce soir... Il n'en finit pas! C'est, tous les jours, dans cette maison, quelque surprise!.. Un beau matin, je trouve le salon dans le vestibule; deux mois après, dans cette pièce; en une nuit, on fait passer le jardin dans la cour, et la cour dans le jardin : belles inventions! Comme si l'on ne pouvait pas, aujourd'hui, s'amuser à d'autres choses qu'à tout mettre sens-dessus-dessous! -- Ce M. de Schœnbourg est bien le Seigneur le plus singulier de toute l'Alsace!... Ah! le voici.

SCENE II.

ANTOINE, SCHŒNBOURG.

SCHŒNBOURG, (*entrant par la porte à droite.*)

JE te cherchais, mon cher Antoine. Ces dames ne peuvent tarder d'arriver, et nous aurons besoin de toi pour l'exécution d'un nouveau projet qui, j'espère, va te divertir.

ANTOINE, (*avec humeur.*)

Là! j'en étais sûr. Ça va donc recommencer, Monsieur? C'est, tous les jours, en vérité, dans cette maison, un dérangement qu'on ne s'y reconnoîtra bientôt plus. Je ne crains pas de vous le dire, Monsieur; un concierge qui a un peu à cœur l'honneur de ses maîtres, ne saurait tenir à des bouleversemens pareils!

SCHŒNBOURG.

Allons, ne te fâches pas: cette fois, du moins, c'est pour un motif utile. Rappelle-toi que je voulus, jadis, unir ma jeune pupille à Dernance mon neveu, jeune homme, à la vérité, léger, étourdi, trop confiant, présomptueux, mais bon; — j'ai pris soin de son éducation jusqu'à l'âge de quinze ans; en voilà dix que je l'ai fait entrer au service; depuis ce tems, il a poursuivi sa carrière, je ne l'ai pas revu; mais j'ai toujours veillé sur lui, quoique de loin. Peu d'empressement de sa part à conclure l'union que je lui proposais, de faux rapports, des soupçons mal fondés, firent concevoir à ma pupille, femme d'ailleurs aimable et spirituelle, une grande aversion pour lui... même avant de l'avoir jamais vu.

ANTOINE.

Ce que c'est que les femmes, Monsieur!

SCHŒNBOURG.

Piquée d'un retard qu'elle prit pour un refus, elle épousa, par humeur, le vieux M. d'Heldon.

ANTOINE.

Manière adroite de se venger!

SCHŒNBOURG.

Oui; aller se rendre bien malheureuse, dans l'espoir de faire enrager un beau jeune homme!

ANTOINE.

Qui s'en console toujours. — Il faut être femme, Monsieur, pour avoir cette grandeur d'ame.

SCHŒNBOURG.

Maintenant, mon ami, la perte du premier mari rend encore cette union possible. Les mêmes motifs me la font desirer.

ANTOINE.

Mais, avec votre permission, si votre neveu n'a pas montré plus d'empressement pendant que la jeune personne était encore demoiselle, croyez-vous qu'il y consentira maintenant qu'elle est veuve? car enfin, Monsieur...

SCHŒNBOURG.

Mon ami, voilà ce qui te trompe; j'ai su l'attirer chez moi, sous un prétexte étranger; il vient d'arriver dans l'instant; je lui ai fait part de mes intentions, je l'ai trouvé d'une docilité charmante; il accepte, sans difficulté, le mariage.

ANTOINE.

Diable! c'est étonnant: et la jeune personne, avec son caractère décidé, croyez-vous qu'elle acceptera?

SCHŒNBOURG.

Je ne sais, l'affaire était délicate; mais Madame de Ferling, sa tante, mon intime amie, femme charmante, d'un caractère enjoué, persuasif, qui demeure avec elle dans une terre à quelques lieues d'ici et desire cette union autant que moi, est enfin parvenue à la faire consentir, du moins à le voir; mais elle y a mis la condition expresse que ce serait sans en être connue, afin de mieux l'observer, le juger.

ANTOINE.

Il faut toujours, Monsieur, que les femmes ayent de ces inventions.

SCHŒNBOURG.

Du reste, tout était disposé pour la satisfaire; elle arrive ce soir; je devais demain la conduire, sous un autre nom, du côté de Strasbourg, sur le passage du jeune homme; mais le fripon, redoutant pour sa bienvenue, quelque surprise de ma part, a su me prévenir; je ne l'attendais que demain, il arrive avant ces dames, et voilà tous mes plans dérangés.

ANTOINE.

Là, c'est bien fait! je l'ai toujours dit: Qui fait son métier d'attrapper les autres, finit par être attrappé lui-même: et qu'on retienne ça!.. Comment ferez-vous maintenant?

SCHŒNBOURG.

Rassure-toi!... mon jeune homme, apprenant mon dessein, et sachant que ces dames doivent arriver ce soir, m'a proposé d'aller au-devant d'elles jusqu'à la poste voisine: j'ai saisi l'occasion; je le fais partir adroitement d'un côté, pendant que ces dames arrivent de l'autre; et je l'envoye, sans qu'il s'en doute, au lieu que j'ai choisi pour le nouveau rendez-vous.

ANTOINE.

Ces dames s'y rendront alors de leur côté, sous un autre nom... (*à part*). Je n'aurai pas ici le moindre embarras. C'est au mieux!

SCHŒNBOURG.

Un moment : tu ne sais pas tout. Dès son arrivée, mon étourdi, qui se croit plus fin que moi, s'est vanté qu'il étoit impossible de l'attraper ; il a même poussé la présomption jusqu'à me défier, moi qui ne défie personne, quoique j'attrape tout le monde..... Et tu sens alors combien le tour que je lui prépare doit me prêter à rire à ses dépens.

ANTOINE.

C'est très-bien, Monsieur, c'est très-bien : les jeunes gens ont besoin de leçons.

SCHŒNBOURG.

J'étais bien sûr que tu finirais par m'approuver : il ne me reste que quelques mesures à prendre... Hector, son valet, doit... Je l'entends ....

SCÈNE III.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR (*en veste de courier*).

ME voilà, Monsieur, après deux ans d'absence, après avoir quitté par vos ordres, votre service, pour entrer à celui de Monsieur votre neveu : je vous retrouve donc, à mon retour, toujours le même, enjoué, gai, singulier, et continuant de faire de votre illustre château de Schœnbourg (le plus beau château de l'Alsace) un véritable Palais de Fées, où tout semble se mouvoir et changer de forme au gré de la baguette magique ! Vous aimez donc toujours à vous réjouir, à vous amuser ?

SCHŒNBOURG.

C'est-là, mon ami, mon occupation la plus sérieuse.

HECTOR.

Mais, en vérité, tout a changé dans cette maison; je ne m'y reconnais plus : attiré par mon instinct naturel, je croyais me retrouver ici, dans l'office ; et me voilà, je crois, dans le salon.

SCHŒNBOURG.

Bah! depuis ton départ, il a presque fait le tour du château!

HECTOR.

C'est fort bien; mais si vous voulez que je veille à ce que

Monsieur votre neveu ne rencontre pas ces dames quand elles arriveront, comme tout ici me paraît changé, vous allez commencer par m'aider à m'orienter un peu.

SCHŒNBOURG.

Cette pièce est, pour le moment, le salon; cette porte, dans le fond, donne sur le parc (*il désigne la droite du spectateur*), la cour est de ce côté-là. (*Il désigne la gauche*). Cette porte mène à la petite porte du Pavillon (*la porte à droite*). C'est par-là que nous ferons partir mon neveu (*la porte à gauche*). C'est par ici que nous ferons entrer ces dames.

HECTOR.

Bravo! quand j'arrive quelque part avec de certaines intentions, j'aime d'abord à me mettre au fait de la localité: l'on dresse plus heureusement ses batteries, l'on sait les chemins pour arriver, les issues pour battre en retraite: on devine l'attaque ou la défense, les marches les contre-marches; on voit circuler tout son monde, où va celui qui sort, d'où vient celui qui rentre. Ainsi, le parc est de ce côté, la cour de celui-là, la porte du pavillon ici, le salon est venu dans cette pièce, l'antichambre est dans le salon, et c'est la suite du bouleversement général.

SCHŒNBOURG.

C'est clair.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRITZ, UN COURIER.

FRITZ.

VOICI le courier de ces dames, que je vous amène mystérieusement, comme vous l'avez ordonné.

LE COURIER.

Elles seront ici dans un instant, Monsieur; je les ai laissées à la porte de Rosem, où elles changent de chevaux.

SCHŒNBOURG.

C'est bon!..... (*Il va trouver Hector, Fritz reste dans le fond*). Mon cher Hector! ne perds pas un instant, pour

tout préparer, comme nous en sommes convenus d'avance, et sur-tout que tout ceci reste secret pour mon neveu !

HECTOR.

Comptez sur moi. (*Il sort à droite et emmène le courier*).

SCÈNE V.

FRITZ, SCHŒNBOURG, ANTOINE.

SCHŒNBOURG.

Pour toi, mon cher Antoine, j'ai voulu te réserver, comme une preuve de ma confiance, l'emploi d'aller recevoir ma pupille et sa tante, à la porte du pavillon; de les rassurer sur la singularité de leur arrivée : tu les introduiras dans le salon aussitôt que mon neveu sera parti... Voilà ce qui te regarde : es-tu content ?

ANTOINE.

Cela suffit. Au moins lorsque l'on sait les choses, on peut y prendre un certain intérêt. (*Il sort à gauche*).

SCÈNE VI.

SCHŒNBOURG, FRITZ.

SCHŒNBOURG.

Occupons-nous maintenant du départ de mon étourdi. Approche, mon cher Fritz ! (*Fritz approche.*) Mon neveu, depuis son arrivée, ne t'aura pas sans doute remarqué ?

FRITZ.

Je ne crois pas, Monsieur.

SCHŒNBOURG.

Tu vas me servir dans l'exécution d'un nouveau projet.

FRITZ, (*gaîment*).

Ah ! Monsieur, comme de coutume, a sans doute encore quelque chose de singulier dans la tête; une surprise, un tour... Oh ! tant mieux !

SCHŒNBOURG.

Tu prendras trois chevaux dans mon écurie.

FRITZ.

C'est bon : plus on est de la partie, plus on s'amuse.

SCHŒNBOURG.

Tu les déguiseras, de ton mieux, en chevaux de poste.

FRITZ.

Si j'avais su plutôt les intentions de Monsieur, je les aurais fait jeûner quinze jours d'avance, afin de les maigrir.

SCHŒNBOURG.

Ce n'est pas nécessaire. Prends de méchans harnois, des traits de corde.

FRITZ.

Enfin qu'ils soient mal mis, j'entends.... Mais puisque vous les déguisez, je me déguise donc aussi, Monsieur? car l'un ne peut pas aller sans l'autre.

SCHŒNBOURG.

Ce soir, mon ami, toute la maison en sera : toi, je te fais postillon de poste.

FRITZ.

J'aurai donc pour boire ?

SCHŒNBOURG, (*lui donnant sa bourse.*)

Je vois que tu sais déjà le fond du métier; voilà tes guides payées d'avance.

FRITZ.

Oh! d'après cela, vos chevaux ne demanderont pas mieux que de courir la poste.

SCHŒNBOURG.

Va les atteler à la voiture de mon neveu; elle est encore dans la cour, contre le perron : Hector te dira ce qu'il faut faire ; exécute promptement mes ordres et retire-toi. (*Fritz sort à gauche*). J'entends mon neveu, sortons aussi ; car je veux savoir, avant de le joindre, si tout est disposé comme je le desire. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

DERNANCE, VALETS (*portant des flambeaux*).

DERNANCE.

NOUS voilà donc enfin dans le salon ! C'est bon. (*Les valets sortent*). J'attends mon oncle ici : mais qu'est-il devenu?

J'arrive, je ne l'ai pas vu depuis dix ans, je le connais à peine, il charge ses gens de me promener dans le château, me quitte, et je ne le vois plus..... D'honneur, je ne le conçois pas; il est fin, le cher oncle; il a su m'attirer chez lui, sans me prévenir du motif secret de ce voyage, apparemment dans l'espoir qu'une fois ici, je ne pourrais plus refuser la main de cette Madame d'Heldon, qu'il me destine...... Un moment! chacun à son tour!..... Il se croit l'homme le plus adroit de la terre, et ne s'apperçoit pas que je n'accepte sans discussion le mariage qu'il me propose, que pour le rompre plus sûrement; que je ne vais au-devant de ces dames que pour les éviter!..... Je suis sûr qu'il se félicite en ce moment..... Eh bien! nous verrons.

RONDEAU.

Comptant sur son adresse extrême,
Le cher oncle croit m'attraper;
Mais pour mieux le tromper lui-même,
J'ai l'air de me laisser tromper.

Bien vîte, au-devant de nos belles,
Puisqu'il le veut, je vais courir;
Mais si je vole au-devant d'elles,
Oh! ce n'est que pour mieux les fuir.

Point d'hymen, point d'esclavage!
Libre d'offrir, tout-à-tour,
Et mes vœux et mon hommage,
Evitons le mariage,
Pour ne suivre que l'amour.

En vain l'on veut me surprendre.
On veut, croyant me charmer,
Par ruse, me faire prendre
Une femme, sans l'aimer!
Mais puisque, souvent, la belle
Que l'on aime est infidelle,
Que doit-on attendre, hélas!
De celle qu'on n'aime pas?

Non. — Point d'hymen, point d'esclavage! &c.

Sitôt que la douce chaîne
Qui sut d'abord me flatter,
Devient pesante et me gêne,
Ma foi! j'aime à la quitter.

Or,

Or, les nœuds du mariage,
Comme les nœuds de l'amour;
N'ont pas l'aimable avantage
De pouvoir changer chaque jour.
Aussi, je dis, sans détour....
Point d'hymen, point d'esclavage! &c.

Paix! le voici.

SCÈNE VIII.

SCHŒNBOURG, DERNANCE.

SCHŒNBOURG, (*d'un ton railleur*).

JE t'ai quitté un peu brusquement, mon ami; mais c'était pour répondre à ton desir et disposer tout pour ton départ.

DERNANCE (*avec une politesse affectée*).

Que vous êtes bon! mais j'espère aussi que vous êtes satisfait de ma soumission?

SCHŒNBOURG.

Je m'apperçois, avec plaisir, que quelques années t'ont rendu plus raisonnable: il était temps de conclure une union qui te convient parfaitement.

DERNANCE.

J'ai voulu réparer l'apparence des torts que je puis avoir eus, jadis, envers Madame d'Heldon: je vois, avec plaisir, que vous m'en savez gré.

SCHŒNBOURG.

Sur-tout du zèle que tu montres, en allant au-devant de ces Dames.

DERNANCE.

Et en poste, encore. Ferait-on plus pour une femme que l'on aimerait à la folie?

SCHŒNBOURG.

Aussi tu m'enchantes, et j'espère que nous n'allons pas tarder... à te mettre en route.

DERNANCE.

Je voudrais être déjà loin.

SCHŒNBOURG.

Sois tranquille, tes chevaux de poste sont bien commandés.

DERNANCE.

De mon côté, j'ai dit qu'on laissât ma voiture toute chargée, pour montrer davantage l'empressement....

SCHŒNBOURG.

A merveille! Hector, qui connoît bien les chemins, va te précéder en courier.

DERNANCE.

C'est mon intention, d'autant que vous ne savez pas ce qui peut arriver.... pendant ce voyage.

SCHŒNBOURG.

Ni toi, non plus.... Oui, oui, c'est prudent....

DERNANCE.

Du reste, en me promenant dans le château, l'on m'a conté de vous quelques tours qui sont en vérité fort gais; j'en ai ri. Mais vous conviendrez pourtant, que si vous aviez à faire à des gens, là....

SCHŒNBOURG.

Comme toi, par exemple....

DERNANCE.

Et qui sait? je vous l'ai dit en arrivant, mon cher oncle, je n'ai jamais été dupe de personne.

SCHŒNBOURG.

Prends garde à toi, je ne suis pas mal fin.

DERNANCE.

Je ne le suis pas mal non plus: d'ailleurs, essayez, je vous fais beau jeu: carte blanche, et huit jours; mais aussi, le premier tour que je vous joue....

SCHŒNBOURG.

D'accord. Allons, je te permets, sans crainte.

DERNANCE.

Je suis sûr de mon fait.

SCHŒNBOURG.

Moi de même.

DERNANCE.

Vous y serez pris!

SCHŒNBOURG.

Tu le seras!

DERNANCE.

C'est un peut fort. Voulez-vous faire un pari?

SCHŒNBOURG.

Quelle assurance ! tu perdras.

DERNANCE.

Si vous gagnez.

SCHŒNBOURG.

Eh bien, parbleu ! j'y consens, parions.

DERNANCE.

Cent louis, mon cher oncle ! ...

SCHŒNBOURG.

Je ne veux pas te ruiner..

DERNANCE.

J'ai mes raisons pour vous gagner cent louis.

SCHŒNBOURG.

Va pour les cent louis, puisque tu le veux.

DERNANCE.

Au premier pris ?

SCHŒNBOURG.

D'accord.

DUO.

DERNANCE.

Le pari tient ?

SCHŒNBOURG.

Le pari tient.

ENSEMBLE, (*à part*).

Il ne sait rien,
Je le vois bien,
De mon dessein,
Ni du motif de mon / son voyage !

DERNANCE.

Le pari tient ?

SCHŒNBOURG.

Le pari tient.
(*à part.*)
Comme il sera pris, je le gage !

DERNANCE, (*à part*).

Sans nulle crainte, je m'engage.

ENSEMBLE, (*à part*).

Vraiment, il ne se doute pas
Du tour que je lui joue !
Je n'aurais jamais cru, d'un aussi mauvais pas,
Sortir aussi bien, je l'avoue !

SCHŒNBOURG.

Tu la verras.

DERNANCE.

Je la verrai ?

SCHŒNBOURG.

Celle qui doit être ta femme !

DERNANCE (*à part*).

Elle n'est pas encore ma femme.

ENSEMBLE. (*à part*).

De lui, je ris au fond de l'âme !

SCHŒNBOURG.

Tu la verras.

DERNANCE.

Je la verrai ?

SCHŒNBOURG (*ironiquement*).

Tu reviendras !

DERNANCE (*sur le même ton*).

Je reviendrai !

SCHŒNBOURG, (*à part*).

Oh ! quand tu dis : « Je la verrai ! »

DERNANCE, (*à part*).

Oh ! quand je dis : « Je reviendrai ! »

ENSEMBLE, (*à part*).

Vraiment, il ne se doute pas, &c.

SCENE IX.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Vos chevaux sont prêts.

SCHŒNBOURG.

Carte blanche ?....

DERNANCE.

Et huit jours. (*Le duo se reprend*).

SCHŒNBOURG.

Adieu, mon cher! tu vas je gage,

DERNANCE.

Adieu! vous allez, je le gage,

ENSEMBLE.

Me préparer quelques bons tours.

Pour le retour de mon/ton voyage!

SCHŒNBOURG.

Oh! tu m'attraperas, je gage!

DERNANCE.

Oh! vous m'attrapperez, je gage!

ENSEMBLE.

Adieu! carte blanche, et huit jours.

(*Schœnbourg et Dernance sortent à droite*)

SCÈNE X.

ANTOINE.

LE voilà qui part avec une confiance qui me fait rire, moi qui ne ris pas souvent. Maintenant, je puis, sans danger, faire entrer ces dames : j'ai dit qu'on les conduisît à cette porte, et je crois les entendre.

SCÈNE XI.

Mad. DE FERLING, ensuite Mad. D'HELDON, ANTOINE.

ANTOINE.

VOUS pouvez entrer, Mesdames, il est parti. (*Il sort*).

Mad. D'HELDON.

Enfin, ma chère tante, êtes-vous satisfaite? Je cède, je consens à voir Dernance; mais j'en ris, en vérité, de bon cœur. Pauvre jeune homme! Il va nous chercher, quand nous arrivons! La nouvelle idée de Monsieur de Schœnbourg me paraît plaisante et nous tire de tout embarras.

Mad. DE FERLING.

C'est pour toi, cependant, qu'il fait tout cela.

Mad. D'HELDON.

Mais n'est-ce pas charmant ? Puisque vous voulez absolument que je me trouve avec Dernance, que je le voye ; s'il ne sait qui je suis, il n'aura du moins aucun intérêt à se montrer à mes yeux plus aimable qu'il ne l'est en effet.... Je le juge de la sorte, au premier coup-d'œil : un regard pour sa figure, deux mots pour son esprit, un rien pour son cœur; je n'en demande pas davantage : qu'il détruise les idées que j'ai contre lui, qu'il me plaise, et je me rends à vos desirs, à ceux de Monsieur de Schœnbourg ; à la bonne heure : mais s'il me déplait....

Mad. DE FERLING.

Tu tiens donc toujours à voir ce jeune homme, sans en être connue ?

Mad. D'HELDON.

Oui, ma tante. Avec un peu d'usage ou d'esprit, un homme n'est plus le même dès qu'il sait qu'on le regarde ; a-t-il surtout des vues sur nous, ne fût-il question que d'hymen.

RONDEAU.

L'homme qui veut nous plaire,
Même sans être amant,
S'il veut se contrefaire,
Peut nous sembler charmant.

On est, lorsqu'on y pense,
Sans aimer tendrement,
Toujours en apparence,
Aimable et prévenant.
Oui, pourvu qu'il y pense,
En tous les points,
Aux petits soins.

L'homme qui veut, &c.

Mais s'il peut le paraître,
Quand il y pense, hélas!
Il faut voir s'il peut l'être,
Quand il n'y pense pas.
Plus d'une fut surprise
Par de fâcheux détours ;
Et, de peur de méprise,
Moi, je me dis toujours :

L'homme qui veut, &c.

SCENE XII.

LES MÊMES, SCHŒNBOURG.

SCHŒNBOURG.

BON jour, Mesdames! en arrivant, vous avez dû vous croire destinées véritablement aux plus hautes aventures : on vous arrête à la grille, on vous conduit à la petite porte....

Mad. DE FERLING.

Ma foi! si nous n'eussions connu votre enjouement, votre gaieté....

Mad. D'HELDON.

Mais on vous connaît.

SCHŒNBOURG.

L'on vous a tout dit?

Mad. DE FERLING.

Nous allons donc le rejoindre à la poste voisine?

SCHŒNBOURG.

Sans doute.

Mad. DE FERLING.

Il faut partir à l'instant.

Mad. D'HELDON.

Dépêchons-nous!

SCHŒNBOURG.

Voilà ce qui vous trompe, et vous ne partirez pas.

Mad. D'HELDON.

Comment!

Mad. DE FERLING.

Allons donc! va-t-il nous attendre inutilement? quelle idée!

SCHŒNBOURG.

Il ne vous attendra point : vous serez arrivées avant lui.

Mad. D'HELDON.

Et sans partir?

SCHŒNBOURG.

Je veux ménager vos pas : l'on n'envoye point des femmes courir ainsi, la nuit, les grands-chemins.

Mad. DE FERLING.

Je ne vous conçois pas.

SCHŒNBOURG.

C'est pourtant bien clair : vous le verrez à la poste, où je l'envoye vous attendre.

Mad. D'HELDON.

Encore un de vos tours!

SCHŒNBOURG.

Eh, sûrement! cette poste où mon étourdi croit aller.... Cette poste où vous allez le voir....

Mad. D'HELDON.

Eh bien?

SCHŒNBOURG.

Elle est ici, même dans mon salon.

Mad. D'HELDON.

Je vous reconnais bien.

Mad. DE FERLING.

Mais expliquez-nous donc!....

SCHŒNBOURG.

Vous allez tout savoir.... (*Hector paraît*). Eh bien, Hector!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

LE jeune homme est parti, Monsieur. Fritz, le piqueur, déguisé comme vous l'avez ordonné, vient de le faire entrer adroitement dans le parc, dont il parcourt maintenant, au grand trot, les longues allées, bien persuadé qu'il est sur le chemin de la poste voisine : il m'a vu prendre mes bottes, et me croit à courir en avant : la nuit continue a être noire en diable ; il est venu justement par un côté tout opposé à celui par lequel il croit aller au-devant de ces dames ; il ne pourra se reconnaître, sur-tout n'étant ici que depuis une heure ; Fritz est bien au fait, et le promènera jusqu'à ce qu'un signal convenu le prévienne qu'il peut arriver et descendre à cette porte qui donne sur le parc.

Mad.

Mad. d'Heldon.

Ah! je conçois.

Schœnbourg.

Vous savez maintenant, que, pour les diverses fêtes que j'ai données, les paneaux de cette boiserie ont été disposés de manière à se tourner facilement sur eux-mêmes, de sorte que l'on peut donner subitement à cette pièce la forme que l'on desire : elle va, dans l'instant, se transformer en une salle d'auberge.

Mad. d'Heldon.

Oh! l'idée me ravit! Mais en me voyant à la prétendue poste, quoique sous un autre nom, sachant que je dois y passer, il pourrait fort bien soupçonner le tour et deviner qui je suis.

Mad. de Ferling.

Elle a raison.

Schœnbourg.

Eh bien! nous sommes chez nous. Puisque nous jouons la comédie, jouons-la tout-à-fait. Il faut, dans une auberge, une servante, une jeune fille.....

Mad. d'Heldon.

C'est cela : j'en prends le ton, les habits.....

Mad. de Ferling.

C'est aisé.

Mad. d'Heldon.

Je le verrai tout à mon aise, et la gaîté de votre invention me dispose même à le voir plus favorablement.

Schœnbourg.

Fort bien! Mais vous saurez que mon jeune homme, en venant à cette poste, après m'avoir défié de l'attraper, m'a paru trop sûr de son fait, pour ne pas songer à m'y préparer quelque tour de sa façon : je veux être ici pour le recevoir et le déjouer : vous connaissez ma facilité pour déguiser mon ton, ma voix, ma figure ; il nous faut un Maître de poste, et je le suis.

Hector.

Bravo! mais sachez qu'un de vos gens, qu'il a interrogé avant de partir, et qui n'était pas encore au fait, lui a donné tous les renseignemens possibles sur le véritable Maître de la Poste de Rosem, à laquelle il croit aller.

Schœnbourg.

Encore mieux! je connois l'homme : un invalide, bandeau sur l'œil, jambe de bois, l'accent allemand; je n'en serai que mieux déguisé.

Mad. DE FERLING.

Mais s'il allait vous reconnaître, malgré tout cela ?

SCHŒNBOURG.

Bah ! l'étourdi me connaît à peine : il ne m'a vu qu'un instant, ne se défie de rien : laissez-moi faire. L'aventure aura maintenant, pour vous mon amie, qui nous écouterez, le double intérêt du sentiment et de la gaîté. J'aime à trouver ainsi, dans la chose la plus sérieuse, un sujet d'amusement.

HECTOR.

A merveille !

FINAL.

SCHŒNBOURG, (*a Hector.*)

Ne perdons pas un seul instant;
Que l'on dispose
Toute chose,
Pour changer cet appartement.

TOUS.

Ne perdons pas un seul instant.

SCHŒNBOURG, Mad. de FERLING, HECTOR.

Ens.

Je trouve charmant le projet :
Vous le verrez, mais sans qu'il vous connaisse.
Ah ! dans son cœur, puisse-t-il, en secret,
Faire naître une douce ivresse !

Mad. d'HELDON.

Je trouve charmant le projet.
Je le verrai, mais sans qu'il me connaisse !
Ah ! dans mon cœur, puisse-t-il, en secret,
Faire naître une douce ivresse !

SCHŒNBOURG, HECTOR.

Ens.

Allez changer d'habillement !

Mad. de FERLING.

Venez changer d'habillement !

Mad. d'HELDON.

Allons changer d'habillement !

TOUS.

Ne perdons pas un seul instant !

(*Mad. de Ferling et Mad. d'Heldon sortent.*)

SCÈNE XIV.

SCHŒNBOURG, HECTOR.

HECTOR, (*à la porte du fond*).

ENTREZ, vous autres!...
(*Les valets entrent*).

SCHŒNBOURG, HECTOR.

Démeublez cet appartement!

CHŒUR.

Démeublons cet appartement!

(*Les valets emportent tous les meubles.*)

HECTOR.

Ce que j'ai dit de faire, à l'instant, qu'on le fasse!
Etes-vous prêts? Chacun en place!

(*Les valets ferment toutes les portes, et se placent à droite et à gauche, aux boutons qui retiennent les paneaux de la boiserie*).

SCHŒNBOURG

Bon! tout le monde ensemble, ainsi qu'à l'Opéra!

HECTOR, (*au milieu*).

Quand le signal se donnera,
Changement subit!... Prrrt.

(*Les valets détachent les paneaux ; des deux côtés, ils sont attachés sur des gonds, dans les angles, et se reportent sur le fond de l'appartement. Le Salon représente alors une Salle d'auberge de campagne*).

TOUS, (*lorsque le changement est fait*).

C'est cela! c'est cela!

SCHŒNBOURG, HECTOR.

Achevons la métamorphose;
Que l'on fasse entrer, promptement,
Tout le nouvel ameublement,
Et qu'on dispose toute chose!

(*Les valets entrent des meubles communs*).

HECTOR.

Le buffet ciré, par ici!

SCHŒNBOURG.

L'armoire, de ce côté-ci!
Les bancs, les chaises et la table!

HECTOR.

Ici, le grand fauteuil à bras!

HECTOR, SCHŒNBOURG.

Ah! c'est admirable, admirable!
Il ne s'y reconnoîtra pas!
Ah! c'est admirable, admirable!

SCHŒNBOURG.

Que rien ici ne vous échappe!
Sur-tout, n'allez pas oublier,
Au bout de la table, la nappe;
Et les verres pour le courier. ...

HECTOR.

N'oubliez pas, non plus, s'il vous plaît, la bouteille!
Et que l'on apporte du bon!
J'ai, pour cela, bonne raison. —
Placez le rouet.... A merveille!

HECTOR, SCHŒNBOURG.

Il ne manque rien, maintenant;
Et ce Salon, on peut le dire,
A changé de face, vraiment,
Aussi promptement qu'un Empire.

TOUS.

Allons, ne perdons pas de tems!
Et partons, partons, tout de suite,
Pour tout disposer, au plus vite,
Au-dehors, ainsi qu'en dedans!

(*Ils sortent tous et emportent les lumières.*)

NUIT.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE FERLING, (*entrant avec une lumière*).

JE suis enchantée de ce que M. de Schœnbourg vient de m'apprendre! son neveu consent au mariage; il lui suffira, j'espère, de voir ma nièce pour l'aimer; il ne s'agit plus que de la faire consentir à cette union : pendant long-temps, elle n'a pu souffrir, à la vérité, qu'il en fût question devant elle; je craignais encore ses préventions; mais le plaisir que lui donne nos préparatifs, me semble un heureux présage; la gaîté banit l'humeur; et, sans humeur, elle reviendra plus facilement des jugemens qu'elle avait portés sur lui, sans le connaître. Mais elle est déjà prête!

SCÈNE II.

Mad. DE FERLING, Mad. D'HELDON.

Mad. D'HELDON. (*Costume d'une jeune fille Alsacienne*).

VOICI la petite fille! notre auberge est fort bien! Comment trouvez-vous le costume? c'est celui du pays.

Mad. DE FERLING.

Mais ce n'est pas tout: il faut prendre un air....

Mad. D'HELDON.

Oh! je n'ai pas encore la tournure convenable. Mais ne craignez rien.

DUO.

Mad. D'HELDON.

Je sais un peu ce qu'il faut faire :
Mon rôle est presque su par cœur ;
Et je prendrai le caractère,
Quand j'aurai vu le voyageur.

Mad. DE FERLING.

Sa gaîté me plaît et m'enchante.

Mad. D'HELDON.

Oh ! cette aventure m'enchante !
Voyez, voyez, ma chère tante ! . . .
La démarche lourde et pesante,
Les yeux baissés, le regard fin;
Et, quoique bête, un peu malin !

Mad. DE FERLING.

De cette sorte, on l'examine.

Mad. D'HELDON.

On s'en approche doucement.

Mad. DE FERLING.

On l'interroge innocemment.

Mad. D'HELDON.

On l'examine,
On le devine.

ENSEMBLE.

Oh ! c'est charmant ! grace à nos/vos soins,
Peut-être il pourra bien se faire
Qu'enfin il lui/me déplaise moins,
Tant la rencontre sait me/lui plaire.

Mad. D'HELDON.

Je prendrai cet air de candeur,
Auquel, par-tout, on rend hommage,
Quoiqu'il soit, hélas ! dans le cœur,
Moins souvent que sur le visage !

Mad. DE FERLING.

Sur-tout, n'y mets pas trop d'esprit,
De crainte d'être reconnue !

Mad. D'HELDON.

Vraiment, sous ce petit habit,
Je suis déjà toute ingénue.
Voyez plutôt ! . . . . Le regard fin ;
Et, quoique bête, un peu malin !
De cette sorte, on l'examine,
On le devine.

ENSEMBLE.

Oh ! c'est charmant ! &c.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

VIVAT! mon jeune maître a déjà fait, au moins trois fois, le tour du parc; on entend, d'ici, le bruit de la voiture et les coups de fouet dans la grande allée; j'ai fait jetter de la paille en-dehors, ouvrir la ferme, conduire la voiture de ces Dames à la porte; il la prendra pour celle de quelques voyageurs qui attendent des chevaux, enfin l'extérieur est très-bien. Voilà donc notre jeune servante?.... Après avoir tout disposé, Monsieur est allé se déguiser: vous le verrez paraître quand il en sera temps. Il ne manque plus que des chevaux à la poste; mais pour jouer la comédie, ce n'est pas nécessaire, et j'espère que nous n'en irons pas moins notre train pour cela: tout est prêt, et l'on peut, je crois, donner le signal.

Mad. DE FERLING.

Une minute! Comment nommez-vous le village?

HECTOR.

Comme celui auquel il croit aller. Les mêmes noms. Le village *Rosem*, le maître de poste *Bataille*, ancien Carabinier; l'auberge : *Aux Deux Pigeons*.

Mad. D'HELDON.

Eh, mon Dieu!.... Et la petite Fille?....

Mad. DE FERLING.

A volonté.... *Rose*... Allons, tout est prêt.

HECTOR.

Bon! (*il s'avance vers la porte*). La petite fanfare! (*On entend une fanfare de cor*). Et je fais arriver mon jeune homme au signal donné, comme un héros de théâtre. Nous jouons maintenant la comédie; la scène est à deux lieues du château, dans une auberge. Moi, le courier, je suis arrivé sans être parti; les bottes fortes de côté, le fouet en bandouillère.

(*On entend crier... Ho! hé! oh! hé!*)

Mad. DE FERLING.

Le voici! Je ne suis pas de la maison, et je me retire.... D'ici, j'écouterai. (*Elle sort*).

HECTOR.

Moi, je me charge de le faire causer, comme nous en sommes convenus. (*à part.*) Indiscret, inconséquent, même un peu bavard, je n'aurai pas de peine. Chacun à son poste; je me repose, et je bois. (*Il se met à une table*).

Mad. D'HELDON. (*s'assied et prend un rouet*).

Moi, je file et j'observe.... Le voilà! je ne sais; mais je perds toute ma gaîté.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DERNANCE, FRITZ, (*en postillon*).

DERNANCE.

C'EST donc ici la poste?

Mad. D'HELDON, (*a part*).

Mon cœur bat!

DERNANCE.

Quelle diable de nuit! on n'y voit pas à quatre pas devant soi!.. Mais nous avons donc été bien vîte, pour être arrivés déjà?

FRITZ.

Aussi nous avons roulé!... j'avais mes trois anglais!

Mad. D'HELDON, (*à part*).

L'air noble!

DERNANCE.

Des chevaux anglais! Diable! et nous avons fait?...

FRITZ.

La valeur de deux bonnes lieues, à cause des détours.

DERNANCE.

Ah! te voilà, mon cher Hector?

HECTOR.

Oui Monsieur. J'avais pris les devans; j'étais arrivé, je gage.... avant que vous ne fussiez parti.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Bien fait!

DERNANCE.

Mais c'est donc tout bois, depuis le château jusqu'ici?

FRITZ.

FRITZ.

Oui, Monsieur, tout bois; mais beau chemin.... comme des allées.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

C'est singulier! je m'en formais une toute autre idée.

DERNANCE.

Ça n'a pas trop bonne mine, ici.

HECTOR.

Comment donc, Monsieur! mais c'est un château!...

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Tournons-nous un peu de son côté.

DERNANCE, (*à Hector*).

Prends toujours garde à la voiture! Approchez, postillon! (*Il le paye.*) Ne repartez pas sans m'avoir parlé.

FRITZ.

Non, Monsieur.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Il ne me regardera seulement pas!

DERNANCE.

Est-on bien ici, la petite? (*Il se débarrasse de son manteau*).

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Ah!

HECTOR.

Comment donc, Monsieur, mais comme chez votre oncle: du vin excellent, qui vaut celui de sa cave. Un coup, postillon!

Mad. D'HELDON, (*se levant et prenant le manteau*).

Monsieur, ne vous donnez donc pas la peine.... Je vais porter....

DERNANCE, (*indifféremment sans la regarder*).

Prenez garde aux pistolets!

FRITZ, (*après avoir bu*).

Pour du vin d'auberge, il n'est pas mauvais! Serviteur, Monsieur, je vous attendrai, je vous remenerai même, si vous voulez. (*Il sort*).

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors FRITZ.

DERNANCE, (*à Fritz qui sort.*)

C'EST bon!

HECTOR.

Eh bien, Monsieur! vous venez donc attendre ces Dames? savez-vous que c'est très-galant.

DERNANCE.

Peut-être pas tant que tu le penses! elles ne sont pas encore passées?

HECTOR.

Ma foi, Monsieur, je n'ai songé qu'à rire, en vous attendant : je ne m'en suis pas informé... mais je vais....

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Bon!

DERNANCE.

Maladroit! (*à Mad. d'Heldon.*) La petite! vous n'auriez pas vu passer, ce soir, deux Dames?

Mad. D'HELDON.

Deux Dames?...

DERNANCE, (*sans la regarder*).

Oui, deux Dames.

Mad. D'HELDON.

Ah! je sais bien ce que Monsieur veut dire : ce sont apparemment deux Dames qui vont au château voisin, pour un mariage.... à ce qu'on dit.

DERNANCE, (*à Hector*).

Bah! vous savez déjà?.... comme ces choses-là couren tout de suite!

HECTOR.

Oh! c'est qu'il vient, tous les jours ici, des gens du château.

Mad. D'HELDON.

Et Monsieur.... est peut-être le jeune homme?....

DERNANCE.

Tiens! comme elle a deviné ça! (*il la fixe*). Mais elle n'est pas mal : as-tu remarqué, mon cher Hector?

HECTOR.

Ma foi, Monsieur, si l'on trouvait par-tout des auberges comme cette maison, et des jeunes servantes comme Mademoiselle; je voudrais passer ma vie sur les grands-chemins.

DERNANCE, (*à Mad. d'Heldon*).

Et ces Dames ne sont donc pas encore passées?

Mad. D'HELDON.

Non, Monsieur, je ne crois pas qu'elles soient passées.

DERNANCE, (*à Hector.*)

Allons, c'est bon : nous les attendrons. (*à Mad. d'Heldon.*) Et Bataille, le maître de Poste, où donc est-il? je voudrais le voir.

Mad. D'HELDON.

Il va venir dans un instant. (*Se rapprochant.*) Et c'est donc Monsieur qui se marie?

HECTOR.

Monsieur, je vous en fais mon compliment.

DERNANCE.

Bah! rien n'est moins sûr que ce mariage! (*à Hector.*) Premièrement, il faudrait avoir le bonheur de plaire à la personne.

Mad. D'HELDON.

Oh! Monsieur est bien fait sûrement pour.... et je dirais bien moi, déjà....

DERNANCE, (*riant et se tournant vers elle*).

Bah!

HECTOR.

Consultez-la, Monsieur : les jeunes filles comme elles.... ont un tact.

DERNANCE, (*allant à Mad. d'Heldon*).

Vous croyez donc que je....

Mad. D'HELDON.

Oh, Monsieur! moi, je ne puis pas, comme ça, vous dire....

DERNANCE.

Parlez, parlez....

Mad. D'HELDON.

Dame! moi, quant à ce qui est de la figure!... je crois bien que Monsieur ne lui déplaira pas.

HECTOR.

J'en suis sûr aussi, maintenant....

DERNANCE.

Oh! c'est que l'on voit bien que vous ne la connaissez pas! ni toi non plus, mon cher Hector!

HECTOR.

Pardonnez-moi, Monsieur; depuis votre départ, je ne vois qu'elle, et je commence à me la figurer assez bien.

DERNANCE.

Ah! je ne t'ai pas encore parlé de cette femme, c'est une folle.

Mad. D'HELDON, (*piquée*).

Une folle! comment, Monsieur, une folle?

DERNANCE.

Ah mon Dieu! oui : (*à Hector*) nous avons déjà manqué nous marier jadis; quelques retards qui ne dépendaient nullement de moi....

Mad. D'HELDON.

Ah! ce n'était pas de votre faute, vrai, Monsieur?

DERNANCE, (*à Mad. d'Heldon*).

Mais quel intérêt prenez-vous donc....

Mad. D'HELDON.

Oh mon Dieu, Monsieur! .... rien du tout.... C'est qu'avant votre arrivée, l'on a raconté ici toute l'histoire de votre mariage... Comment! il a déjà manqué une fois!...

DERNANCE.

Quoi! vous savez....

Mad. D'HELDON.

Est-ce qu'on ne sait pas tout dans les auberges? La jeune Dame vous en voulait, dit-on, beaucoup, parce que....

HECTOR.

En vérité, Monsieur?...

DERNANCE, (*à Hector*).

C'est que c'est très-vrai. Femme singulière, esprit bisare : pour un léger retard, elle va s'imaginer que c'est, de ma part, insouciance, légèreté; que j'ai tous les défauts, que je ne sais nullement apprécier ce que vaut une femme, que je les dédaigne, que je les méprise....

Mad. D'HELDON.

Ce n'est donc pas vrai, cette idée qu'elle avait, Monsieur?

DERNANCE, (*allant s'asseoir.*)

Moi, bien au contraire, je les aime toutes.

Mad. D'HELDON.

Ah! c'est trop! cela n'est pas mieux.

DERNANCE.

Oh! rassurez-vous, ma petite amie! Par-là, j'entends mon respect, mon attachement pour le sexe entier, pour un sexe enchanteur, adoré.... Son ingénuité me ravit.

HECTOR.

Il ne faut pas se fier à ces ingénuités-là, Monsieur.

DERNANCE.

Oh! celle-ci est d'un naturel... Approchez, ma petite amie!

Mad. D'HELDON.

Mais, Monsieur, je n'ose pas!...

DERNANCE.

Approchez, ne craignez rien.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Il me semble que je commence à lui en vouloir un peu moins. (*Elle se rapproche, Dernance lui prend la main*).

HECTOR.

Spectacle délicieux! l'on dirait un amant auprès de sa belle. Et vous croyez, Monsieur, que cette femme ne vous aimera pas?

DERNANCE.

Jamais. N'est-elle pas aller se figurer, à ce qu'on m'a dit, que j'avais aussi le caractère le plus odieux?

Mad. D'HELDON.

Et le vôtre est, Monsieur?...

DERNANCE.

Gai, vif, enjoué : j'aurais été bon, sensible, une fois marié; le meilleur époux, le meilleur père....

Mad. D'HELDON.

Voyez ce que c'est que d'aller se faire des idées....

DERNANCE.

Et sans d'injustes préventions de sa part...

Mad. D'HELDON, (*vivement.*)

Ah! Monsieur!.... (*se reprenant avec ingénuité.*) Sensible! vrai? tant mieux; car moi, j'aimerais bien un mari sensible, toujours, à ce que je crois.

DERNANCE.

Vous songez donc à vous marier, déjà?

HECTOR.

Parbleu, Monsieur! A quoi voulez-vous que pense une jeune fille, dès qu'elle commence à penser à quelque chose?

DERNANCE.

Tu feras donc toujours de l'esprit, toi?

HECTOR.

Ce n'est pas ma faute; je ne puis pas faire autrement, Monsieur.

Mad. D'HELDON.

Et vous n'auriez été ni grondeur, ni jaloux?

DERNANCE.

Jaloux! mais vous savez donc ce que c'est que d'être jaloux?

Mad. D'HELDON.

Moi, non, Monsieur. Oh! non: mais c'est si commun, à ce qu'on dit.

DERNANCE, (*à Hector*).

Ses questions m'étonnent, en vérité.

HECTOR.

Eh bien, moi, pas du tout, Monsieur.

DERNANCE.

Non, ma petite amie: puisque vous voulez le savoir, je ne le serai jamais, si j'aime bien. Retenez cela pour l'avenir, si vous avez un mari. La jalousie est presque un soupçon: soupçonner un défaut à ce qu'on aime, c'est déjà moins aimer... vous n'entendez peut-être pas trop ce raisonnement?

Mad. D'HELDON.

Oh! pardonnez-moi!... (*vivement.*) Tenez, Monsieur, je crois que vous ne lui déplairez pas!....

HECTOR.

Et moi, je crois que vous lui plairez!

TRIO.

DERNANCE (*se levant*).

Quelle vivacité, ma chère!
Oh! pour lui plaire, assurément,
Ce n'est pas tout que de vous plaire;
Vous me voyez différemment.

Mad. D'HELDON.

Différemment!

HECTOR.

Différemment!
Pourtant, je vous l'assure,
Ici, toutes les deux,
Vous verront, je vous jure,
Avec les mêmes yeux.

DERNANCE.

Vous vous trompez, je vous assure:
Je la connais, je la connais.

Mad. d'HELDON (*à part*).

Ah! pour lui, je sens dans mon ame...

DERNANCE.

Elle ne m'aimera jamais.

Mad. d'HELDON (*à part*).

Je sens naître une douce flâme!

DERNANCE.

Je lui déplairai sûrement.

Mad. D'HELDON (*à part*).

Il me paraît déjà charmant!

DERNANCE.

Vous me voyez différemment.

Mad. D'HELDON, HECTOR.

Différemment! différemment!
Pourtant, je vous l'assure,
Ici, toutes les deux, &c.

DERNANCE.

Vous vous trompez, &c.

Mad. D'HELDON, (*à Hector*).

Oh! l'on peut bien, assurément,
Le renvoyer dès ce moment;
Il me paraît déjà charmant.

HECTOR, (*à part.*)

Il lui paraît déjà charmant!

Mad. D'HELDON, (*à Dernance.*)

Au moins, sur ce que vous êtes,
Dites-vous la vérité?

HECTOR, (*à Dernance.*)

Le portrait que vous lui faites
N'est-il pas un peu flatté?

DERNANCE.

Je suis trop franc; il ne peut l'être:
D'ailleurs vous pourrez le savoir;
Car de cette poste le Maître,
Depuis long-temps, doit me connoître.

Mad. D'HELDON, HECTOR, (*surpris*).

Doit vous connaître, vous connaître!

DERNANCE.

Oui, je voudrais déjà le voir:
C'est, dit-on, un vieux militaire
Avec lequel j'ai fait la guerre.

Mad. D'HELDON, HECTOR, (*à part.*)

Il connaît notre militaire!

DERNANCE.

Mais il tarde bien à venir!

HECTOR, Mad. D'HELDON.

Oh ciel! tout va se découvrir!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SCHŒNBOURG. (*habit d'invalide, jambe de bois, l'accent allemand.*)

DERNANCE.

LE voici!

Mad. D'HELDON, HECTOR.

Tout est perdu!

Mad.

Mad. D'HELDON, (*bas à Schœnbourg*).

Il connaît le véritable Bataille!

SCHŒNBOURG.

(*Bas*). Paix! (*Haut*). Ché ne savoir pas que il était ici un étrancher d'arrivé.

DERNANCE.

Mais, c'est singulier; sa figure ne me revient pas du tout.... Mon ami!... c'est vous qui....(*à Hector*). L'on s'est apparemment trompé.... (*à Schœnbourg*). Vous êtes un ancien militaire, à ce que je vois; vous vous nommez *Bataille*, et vous avez servi, m'a-t-on dit, dans le deuxième des Carabiniers? J'ai servi dans le même corps, autrefois; j'y connaissais un nommé *Bataille*, à ce qu'il me semble.... et je ne vous remets nullement.

HECTOR, (*à part.*)

Haye!....

SCHŒNBOURG, (*feignant de le reconnaître*).

Eh!.... mais, mon officier, ché fu remets très-pien.... vous êtes mossié d'Hernanss, mon ancien capetaine.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Fort bien!

DERNANCE.

Votre ancien capitaine! (*il le tire à part*). Chut, mon ami! je suis ici sous un autre nom; c'est un secret, je vous mettrai dans la confidence. Vous me connaissez donc?

SCHŒNBOURG.

Eh! mais fu l'êtes pas titu changé tépui que ché fus aï vu!

HECTOR, (*à part*).

Je le crois.

DERNANCE.

Mais, en effet, en vous regardant bien, je commence à retrouver sur votre figure quelque chose qui ne m'est pas inconnu.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Il le reconnaît!

DERNANCE.

Bataille..... un cavalier qui se nommait Bataille; oui, le nom me revient à merveille: il me semble pourtant que vous n'étiez pas si grand.

SCHŒNBOURG.

Eh! mon capetaine! c'est mon champe dé bois qui me crandir... et sans mon banteau, fu reconnaîtriez moi tu te suite!....

HECTOR, (*à part*).

Oh! j'en réponds!

DERNANCE.

En effet, mon ami, ce double malheur, à ce que j'ai appris, vous est arrivé depuis que j'ai quitté le régiment, à la même affaire?

SCHŒNBOURG.

.. Précisément, tant le même circonstance.

DERNANCE.

Oh! je vous remets très-bien maintenant, mais très-bien : Bataille, maréchal-des-logis. Vous étiez maréchal-des-logis, n'est-ce pas?.... Nous étions ensemble à ce fameux combat sur la Dyle?

SCHŒNBOURG.

Ah, tiable!.... fu avoir fait là tes grands prodiches de faler.

DERNANCE.

Eh! non pas; la compagnie ne donna pas ce jour-là; nous étions dans la réserve!

SCHŒNBOURG.

Ah! che fouloir parler t'un autre affaire.

DERNANCE.

Te rappelles-tu dans le temps du siége de Maëstricth?

SCHŒNBOURG.

Oui, quand nous montai sur la prêche.

DERNANCE.

Eh non! nous étions alors à l'armée de Piémont.

SCHŒNBOURG.

J'en ai tant vu, que je confondre les époques.

DERNANCE.

J'étais bien jeune alors, il y a dix ans. Et toi, comme tu te battais!

HECTOR, (*à part*).

Il se battait!

DERNANCE, (*à Hector*).

Que dis-tu-là, toi?

HECTOR.

Monsieur, je disais.... que c'est un grand plaisir de rencontrer comme cela un vieux camarade!....

DERNANCE.

Certainement!.... En vérité, je ne t'aurais pas reconnu; c'est

pourtant bien toi ; la voix, l'accent, tout. Comme on se rencontre, mon vieux ami ! (*A Mad. d'Heldon*). La petite ! allons, des verres, que nous buvions à nos anciennes campagnes ! Embrasse-moi..... Ce pauvre Bataille ! et c'est donc toi qui tient la poste ?

SCHŒNBOURG.

Ya, mon capetaine : *Ich bin Post Meister.*

DERNANCE, (*faisant le tour de la chambre*).

Eh ! te voilà comme un seigneur ici !..... je te fais mon compliment.

HECTOR.

Un petit établissement pareil pour finir mes jours, et je n'en demande pas davantage.

Mad. D'HELDON, (*Apportant des verres*).

Monsieur, voilà des verres.

DERNANCE, (*s'asseyant sur le bord de la table*).

Allons, mon ami, pas de façons; prends le premier.... Mais prends donc ! Cette jeune fille est-elle à toi ?

SCHŒNBOURG, (*assis*).

Pas brécisément.

QUATUOR.

DERNANCE.

Versez, versez, charmante Fille !
D'honneur, d'honneur ! elle est gentille !

SCHŒNBOURG, HECTOR.

Vraiment, elle est assez gentille !

Mad. D'HELDON (*à part*).

Bon ! Il me trouve assez gentille !

DERNANCE.

Allons, mon brave, à tes exploits !

SCHŒNBOURG.

Au succès de votre voyage !

DERNANCE (*se levant*).

A tes exploits, à ton courage !

SCHŒNBOURG (*se levant*).

Oh ! j'en puis dire autant, je crois :
A vos exploits, à vos exploits !

DERNANCE.

La rencontre est pleine de charmes;
Je lui dois les plus doux plaisirs!
Toujours, un vieux Compagnon d'armes
Rappelle d'heureux souvenirs.

Mad. d'HELDON (*à part*).

La rencontre est pleine de charmes;
Je lui dois les plus doux plaisirs!

ENSEMBLE.

La rencontre, &c.

DERNANCE.

Oui, sa présence vous rappelle,
Et vos combats et vos exploits,
Et les succès, plus doux cent fois,
Que l'on obtint près d'une belle.

ENSEMBLE.

Ah! quel bonheur! Ah! quel bonheur!
La rencontre, &c.

SCHŒNBOURG, (*posant son verre*).

Mais, mon capelaine, pourrait-on savoir ce qui vous amène ici?

DERNANCE.

Vous allez savoir mon projet..... mais du secret!.... Tu sauras, d'abord, que je viens de chez un oncle : eh! parbleu! tu le connais peut-être?....

SCHŒNBOURG.

Sans tute, Mossié Schœnburg.

DERNANCE.

Précisément, un original, à deux lieues d'ici, qui se croit bien fin! s'amuse à faire des tours à tout le monde..... Eh! tu dois avoir entendu parler de tous ceux que je lui jouais pendant que nous étions ensemble au régiment?

SCHŒNBOURG.

Ah! taifle!

DERNANCE.

Ce pauvre oncle! heim? comme nous en avons ri! Te rappelles-tu les cinquante louis que je sus en tirer une fois, cinquante louis encore une autre; tu ne te rappelles peut-être pas bien?

SCHŒNBOURG, (*piqué*).

Bardonnez-moi, bardonnez-moi! Ah! mon dié, comme si ché lé hafais tonné moi-même.

HECTOR, (*à part*).

J'étais là quand il vous les envoya.

SCHŒNBOURG.

C'était sur la prétexte tein maladie, n'est-ce pas?

DERNANCE.

Et je me portais comme un ange! tout le régiment but à ses dépens. Ah! ah! ah! ah!... j'en ris encore!....

SCHŒNBOURG, (*sévèrement*).

Fus êtié, ein petit pé, fripon tans ce temps-là, mon capetaine.

DERNANCE.

Oh! c'était seulement à cause de sa manie. Je les lui rapportais; mais je les remporte: il a voulu faire un pari, je le gagne, et nous voilà quittes. Depuis, je l'ai pris, sans cesse, pour dupe; il ne s'en doutera jamais, et pourtant ce n'est rien auprès du tour que je lui prépare en ce moment.

SCHŒNBOURG.

Tartaifle!

HECTOR, (*bas à Dernance*).

Mais prenez donc garde à qui vous confiez!....

DERNANCE, (*à Hector*).

Je suis sûr de lui..... (*à Schœnbourg.*) Tu n'iras pas conter, ni vous non plus, ma petite amie.... (*mystérieusement*). Je viens ici pour attendre une femme qu'il me destine, et de laquelle je ne veux pas être connu : c'est-là le sujet.....

SCHŒNBOURG.

Fort bien! mais ché fus aferti, mon Capetaine, que fu pourriez pien attendre long-temps; car ein bostillon qui l'arrife de Colstat, (le bremiere boste), il m'a préfénu qu'il y alait pli de cheval, et le cheune Madame, il arrifera sirement bas tu churd'hui.

DERNANCE, (*vivement à Hector*).

Eh bien! allons jusqu'à la poste voisine!

TOUS.

Comment, à la poste voisine!

DERNANCE.

Sans doute, à la poste voisine. Allons! des chevaux!

HECTOR.

Mais, Monsieur, vous n'y songez pas! Où diable ce second voyage pourrait-il vous mener?

SCHŒNBOURG.

Fu feriez peaucoup mieux te remonter en foiture, et te retourner attendre les Matames chez Mossié Schœnbourg, fotre oncle!

DERNANCE, (*vivement*).

Retourner chez mon oncle, mon ami! je m'en garderais bien maintenant!

HECTOR.

Eh! n'aurez-vous pas toujours assez vu la jeune dame, avant de l'épouser?

DERNANCE.

L'épouser! voilà justement ce que tu ne savais pas.... ce que je ne pouvais te dire au château, devant mon oncle!.... C'est que je ne veux pas l'épouser, et je ne l'épouserai jamais!

Mad. D'HELDON.

Quoi, Monsieur!....

HECTOR.

Vous ne l'épouserez pas?

DERNANCE.

Tu sens que je ne suis nullement disposé à me rapprocher d'elle. (*à Mad. d'Heldon qui s'éloigne*). Ne vous éloignez donc pas, ma petite amie! D'ailleurs je suis sûr, d'après la manière dont elle s'est conduite à mon égard, que c'est une femme légère, étourdie, frivole, sans raison.

Mad. D'HELDON.

Ah! vous croyez....

DERNANCE.

Et que je suis trop heureux de n'avoir pas épousée!

Mad. D'HELDON.

Mais, Monsieur, puisque vous ne la connaissez pas, vous pouvez vous tromper sur son compte!

HECTOR.

Comme elle s'est trompée sur le vôtre.

DERNANCE.

Oh! moi, c'est bien différent!

HECTOR.

Mais si elle revenait de son erreur!

DERNANCE.

Ah! ma foi! tant pis; car, depuis que j'ai su ce qu'elle pensait, ce qu'elle disait de moi, toutes ses suppositions ridicules, elle m'a fait concevoir pour elle une aversion que rien au monde ne pourrait changer.

Mad. D'HELDON.

Ciel!

SCHŒNBOURG.

Mais, mon Capetaine, purquoi fenez-fu donc l'attendre ici?

DERNANCE.

C'est-là, mon ami, c'est-là le tour excellent que je rends au cher oncle, en échange de celui qu'il a tâché de me jouer, en me faisant venir chez lui, sans me prévenir que c'était pour ce mariage. Il a voulu jouer au fin! Tu sais comme ces choses-là prennent avec moi!

SCHŒNBOURG.

Ah! ché fu connais.

DERNANCE.

Tu le sais! J'ai fait plus..... Il pouvait, sur mon refus, s'emporter, s'opposer à mon départ. J'ai donc paru consentir à tout, et j'ai proposé même d'aller au-devant de ces Dames. C'était le coup de maître!... Il était enchanté!

SCHŒNBOURG.

Le tur, il est bas si mal, bas si mal.

DERNANCE.

Trouves-tu?...

HECTOR.

Là-dessus, vous avez fait venir des chevaux de poste?

DERNANCE.

Non pas!.... C'est encore lui qui s'est donné la peine de me les procurer, c'est-là le bon! il m'a laissé partir ensuite, avec arme et bagage. Ma voiture est toute chargée, rien ne me rappelle au château.... Sous un autre nom, passant pour un voyageur, je verrai la jeune veuve, par simple curiosité: cela n'engage à rien... et je lui laisserai continuer sa route, pour aller me rejoindre au château, tandis que je poursuivrai la mienne, pour m'en éloigner, après avoir chargé le postillon qui m'a conduit ici, de remettre au cher oncle une belle lettre d'excuse. Eh bien! qu'en dis-tu?

HECTOR.

C'est admirable!

DERNANCE.

Quand il apprendra l'aventure, lui, qui se croit si fin!.... Vois-tu sa mine d'ici?

HECTOR.

Je la vois, Monsieur: l'oncle est d'un côté, la pupille de l'autre.

DERNANCE.

Tous deux stupéfaits... Je voudrais être là, pour observer le tableau.

HECTOR.

Je vous y vois, Monsieur; je m'y vois aussi.

DERNANCE.

Tu vois tout cela... Et la tante, heim! Vois-tu la tante aussi?

HECTOR.

Non, Monsieur, ma perspicacité ne va pas jusques-là : je ne vois pas la tante!....

DERNANCE.

Je veux, mon cher Bataille, te laisser ici l'épître que tu lui feras passer; il faut l'écrire, et tu vas me faire donner une chambre.

TOUS.

Une chambre?

SCHŒNBOURG, (*embarrassé*).

Ein champre, il en manquer pas certainement tant lé maison, Mossié; mais c'est que...

DERNANCE, (*à Mad. d'Heldon*).

Allons, la petite! éclairez-moi!

SCHŒNBOURG, (*à Mad. d'Heldon qui rêve à part*).

Allons, allons tonc, éclairez. (*à part*). Je n'y pensais pas. (*haut*). Tonné-fu la peine t'entrer ici, mon Capetaine. (*Il le conduit à une porte à gauche et la lui ouvre*). Ce petit abartement, il est commote, et té plein-bied. Fu allez trufé tu ce qui est nécessaire pur écrire. Bentant ce temps, moi aller me occuper te fu.

DERNANCE.

Je t'en prie!... Comment donc! mais, elle est superbe, cette pièce!

SCHŒNBOURG, (*lui donnant, par mégarde, le flambeau doré que Mad. de Ferling a laissé*).

C'est le champre t'honner, mon capetaine.

DERNANCE.

DERNANCE.

Diable! vous avez-là de beaux flambeaux!

SCHŒNBOURG.

Lé maison, il est assez pien montée.

DERNANCE.

Mais très-bien... J'étais sûr, mon ami, que tu finirais par te faire un sort... Allons! mes chevaux!

(*Il entre dans la chambre*).

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté DERNANCE.

Mad. D'HELDON, (*à Schenbourg.*)

EH bien, Monsieur! vous l'avez entendu? vous voyez comment il pense à mon égard! Ah! je suis piquée! Comment détruirez-vous, maintenant, une aversion pareille?... Que prétendez-vous faire?

HECTOR.

Ma foi! tout lui découvrir: je ne vois que ça.

Mad. D'HELDON.

Gardez-vous en bien!

HECTOR.

Mais quand il verra que cette jeune Rose est la femme qu'il ne veut pas aimer, il ne pourra s'empêcher.....

Mad. D'HELDON.

Rose a pu lui plaire un moment; mais elle n'a pu faire assez d'impression sur lui, pour détruire ses préventions contre Mad. d'Heldon. Il faudrait, avant de me nommer, avoir su l'attacher par toutes les qualités qu'il me refuse.

SCHŒNBOURG.

Il ne vous a donc pas déplu?

Mad. D'HELDON.

A moi, Monsieur! après tout ce qu'il pense, je suis bien loin, certainement, de.... Cependant, vous sentez combien il m'importe, à présent, de le désabuser; combien je.... mais sous les habits de Rose, le pourrai-je?

SCHŒNBOURG.

Eh bien! il faut employer d'autres moyens.... je les ai déjà.... mais ce n'est point ici que nous pouvons songer à le faire revenir de ses idées.

HECTOR.

Comment voulez-vous le tirer de cette poste-ci ?

SCHŒNBOURG.

En l'envoyant à la poste voisine. Ah! tu veux m'attraper, mon cher! et tu veux t'enfuir! Eh bien! voyage!.... Encore une poste!

HECTOR.

Comment, encore une poste?

SCHŒNBOURG.

C'est à la poste voisine que je l'attends.

HECTOR.

Mais où diable prendrez-vous maintenant une poste voisine?

SCHŒNBOURG.

Eh! parbleu! c'est aisé. Je vais l'envoyer à la poste de Colstat. Vîte, un second voyage, un nouveau postillon, les mêmes chevaux. Ah! mon ami! vous concevez, sur une femme charmante, les idées les plus ridicules, et c'est moi que vous prétendez attraper! Allons, mon ami, les voyages forment la jeunesse! Encore une poste!

HECTOR.

Bravo, Monsieur! Mon esprit s'échauffe, mon génie se fertilise, et je conçois le plus beau projet.....

SCHŒNBOURG, (*à Mad. d'Heldon*).

Quant à vous, ma chère Rose, comptez sur moi. Rassurez-vous. Allons, de la gaîté!

Mad. D'HELDON.

Ne croyez pas qu'il ait fait assez d'impression sur moi....

SCHŒNBOURG.

Eh bien! alors, qu'il ne s'apperçoive de rien, rentrez. Que Fritz fasse passer sa consigne à Paul, le fils du jardinier. Pendant que nous mettrons Dernance en voiture, j'instruirai Paul de la manière dont il doit le conduire. Vous saurez ensuite mon plan.

Mad. D'HELDON.

Combien je vous devrai, Monsieur! Oh! c'est que vous ne sauriez croire à quel point je suis.... Je vais faire exécuter vos ordres. (*Elle sort*).

HECTOR.

Encore une poste! sublime idée, Monsieur! je suis sûr qu'elle allait me venir..... si vous ne l'eussiez pas eue!

SCÈNE VIII.

HECTOR, SCHŒNBOURG, DERNANCE.

DERNANCE, (*rentrant avec une lettre*).

FINAL.

SCHŒNBOURG.

PAIX ! je l'entends !

DERNANCE.

Voici ma lettre:
A ce pauvre oncle, promptement,
Mon cher ! tu la feras remettre !

SCHŒNBOURG.

Je la ferai bientôt remettre.

DERNANCE (*à Hector*).

Pour toi, pars toujours en avant !

HECTOR.

J'arriverai, soyez tranquille.

DERNANCE.

Mais, sur-tout, ne dis pas mon nom !

HECTOR.

Ne craignez rien, je suis habile.

DERNANCE.

Comme tu cours ! pauvre garçon !
Je te sais gré de tant de zèle.

HECTOR.

Oh ! pour vous, sans effort,
Monsieur, je ferais encor
Vingt postes comme celle
Que je viens de faire déjà.

DERNANCE.

Va, je te reconnais bien là !
(*à Schœnbourg.*)
Pour toi, mon cher ! oh ! je regrette
De te quitter si promptement !

SCHŒNBOURG.

Nous nous reverrons sûrement.

DERNANCE.

Peut-on savoir si l'on s'apprête?

SCENE IX.

LES MÊMES, Mad. D'HELDON.

Mad. D'HELDON, (*entrant.*)

TOUT sera prêt dans un instant.

DERNANCE.

Fort bien ! Pour vous, ma jeune amie,
Ne quittez pas mon vieux ami !
Prenez toujours bien soin de lui ;
Vous n'en serez que plus jolie.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, (*entrant.*)

TOUT est prêt ; et quand on voudra,
L'on partira, l'on partira.

HECTOR.

Partons !

DERNANCE.

Allons !

Mad. D'HELDON, (*à Dernance, lui donnant son manteau.*)

Ah ! malgré tout, je le suppose,
Cette femme vous aimera.

DERNANCE.

M'aimât-elle, ô charmante Rose !
Jamais elle ne me plaira.
Adieu, dans le fond de mon ame,
De vous je me rappellerai.

Mad. D'HELDON.

Pensez plutôt à cette femme !

DERNANCE.

Non ; jamais je n'y songerai.

Mad. D'HELDON.

Ah ! malgré tout, &c.

DERNANCE.

M'aimât-elle, &c.

HECTOR, SCHŒNBOURG, (*une petite lanterne à la main.*)

Oh ! malgré lui, je le suppose,
Bientôt, bientôt, il l'aimera ;
Et s'il se plaît auprès de Rose,
La jeune veuve lui plaira. (*Ils sortent tous.*)

FIN DU SECOND ACTE.

NUIT.

ACTE III.

(Les valets entrent, démeublent l'appartement, retournent une seconde fois les paneaux, et le théâtre représente une salle d'auberge de ville, proprement décorée ; les valets la meublent et se retirent).

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *(entrant)*.

Ce que c'est que d'avoir du génie! rien ne nous embarrasse!... Le jeune voyageur veut poursuivre sa route, aller à la poste voisine? Soudain, un second voyage dans le parc!.... un second changement dans cette pièce!.... L'auberge *des Deux-Pigeons* disparaît, et nous voilà maintenant à la poste de Colstat, dite *le Lion d'or*, à quatre lieues du château!.... J'ai fait mon chemin, comme tant d'autres, sans me déplacer ; et, le plus leste des courriers, je me trouve encore une fois tout porté par les circonstances. Paul est bien instruit de la manière dont il doit, cette fois, conduire notre jeune homme. En vérité, M. Dernance ne m'a jamais tant diverti!

RONDEAU.

Quelle est son imprudence extrême!
Dupe d'un oncle, et de lui-même;
En s'éloignant, il croit nous fuir,
Et part encor, pour revenir!

Oh! ce voyage
Est bien l'image
De ce que l'on a vu, je crois,
Dans le monde, plus d'une fois!

Abusé par une chimère,
Plus d'un amant, qui se croit fin
Dans l'art de toucher et de plaire,
Pense qu'il fait bien du chemin :
Il prodigue ses pas, sa peine,
Tandis qu'il ne se doute point
Qu'une coquette le promène
Et le ramène au même point.

Sur le chemin de la fortune,
Et de la gloire et des amours,
Ah! l'erreur n'est que trop commune,
Et nous égare tous les jours.

Loin d'une Belle
Tendre et fidèle,
Veut-on, hélas!
Porter ses pas?
D'un seul coup d'aîle,
S'il vous poursuit,
L'Amour, près d'elle,
Vous reconduit:
L'Amour, bien vîte,
Revient s'offrir,
Vous ressaisir,
Quand on l'évite;
Et, plus souvent,
Si l'on échappe,
On le rattrape,
En le fuyant.

Oh! ce voyage, &c.

SCÈNE II.

ANTOINE, HECTOR.

ANTOINE.

VOYEZ les beaux arragemens! ce n'est donc pas encore fini?

HECTOR.

Vous grondez toujours, père Antoine! que diable! on n'emportera, ni votre château ni vos meubles!

ANTOINE.

Oui, ça vous amuse, vous! il en est toujours comme ça de ceux qui dérangent!.... Mais qui remettra demain les choses à leur place? Moi! qui réparera tout le désordre que font les autres? Encore moi!.... je ne fais que ça!

HECTOR.

Je vous l'ai toujours dit, père Antoine, vous seriez un homme précieux à la suite de certaines gens!

ANTOINE.

Je m'embarrasse bien! Eh! pourquoi tout cela? pour marier M. Dernance, malgré lui!

HECTOR.

Au contraire, père Antoine, vous n'entendez pas!.... on ne veut que le forcer..... à se marier de son gré.

ANTOINE.

Oui! et l'on achevera de mettre la maison sens dessus dessous! Que Monsieur se le rappelle bien; ces mariages-là ne font que de mauvais maris; les mauvais maris font les mauvaises femmes, et les mauvaises femmes font ensuite leurs maris..... pis qui ne sont. Chacun son mot, je n'en dis pas davantage. Maintenant, brisez tout, ça m'est égal, et cela ne peut pas durer.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ.

FRITZ.

ALLONS, père Antoine, il nous faut quatre orangers, pour achever d'arranger l'extérieur.

ANTOINE.

Mes orangers!

HECTOR, (*à Fritz*).

Qu'est-ce que tu viens faire, toi? tu n'es pas de cette poste-ci.

FRITZ.

Nous venons d'élever, au-dehors, un berceau pour déguiser la porte!.... On entre à la poste du *Lion d'or* par-dessous une treille..... Deux orangers, de chaque côté, feront un effet superbe; et je viens, de la part de Monsieur, demander à mon gentil petit père Antoine les clefs de la serre.

ANTOINE.

Eh bien! croyez-vous qu'il la reconnaîtra, votre porte, avec la nuit qu'il fait? Ne faut-il pas l'abattre plutôt, pour en faire une autre, comme on a déjà fait de la moitié du château, comme on fait tous les jours? Je n'entends pas ça!

FRITZ.

Comment! vous vous fâchez, mon petit père Antoine? Ecoutez donc!

COUPLETS.

Chez nous, les hommes, les coquettes,
Le goût, les mœurs, l'habillement,
Les esprits, et même les têtes,
Tout change et tourne à chaque instant.

Changer, c'est-là le bien suprême.
Même, pour plaire constamment,
L'on sait que le plaisir lui-même
Demande un peu de changement.

Le changement est salutaire :
On peut le prouver aisément,
Puisque les hommes, sur la terre,
Ne font leur chemin qu'en changeant.
Du soleil les rayons sans nombre
Eclairent le monde, en tournant,
Et bien des gens seraient dans l'ombre,
Sans le secours du changement.

HECTOR.

Tout est fait pour changer de face.
La nuit obscure, un jour serein;
Rose qui naît, rose qui passe;
Tendres amours, triste chagrin :
Jusqu'aux traits du plus beau visage,
Que le temps dérange, en passant,
Tout avertit, quand on est sage,
Qu'il faut se faire au changement.

ANTOINE.

N'importe : arrangez-vous comme vous voudrez, je ne donne plus rien! Bon soir!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SCHŒNBOURG.

SCHŒNBOURG.

FORT bien! rien ne manque plus à présent, que nos quatre orangers..... Les clefs de la serre, Antoine!

ANTOINE.

En vérité, Monsieur, je vous le dis.... tuez-moi plutôt, Monsieur! je ne puis pas voir, de sang froid, une désorganisation pareille; et, puisque c'est ainsi.....

SCHŒNBOURG, (*froidement*).

Donne toujours les clefs.

ANTOINE.

Non, Monsieur, je ne donne pas mes clefs, de la sorte, au premier venu; j'y vais moi-même. (*Il sort*).

SCÈNE V.

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors ANTOINE.

SCHŒNBOURG.

Voici la lettre de mon étourdi. Quelle confiance! quelle présomption! la fin de sa lettre me ravit, pourtant!.... Je ne veux épouser, dit-il, qu'une femme qui réunisse les talens qui font le charme de la vie, et les qualités qui peuvent en assurer le bonheur; qui joigne de la grace à de l'esprit; bonne, douce, aimable!.... c'est tout justement le portrait de celle qu'il refuse.... Ah! voilà bien les hommes! le bonheur est près de soi; par ignorance ou prévention, on le fuit, souvent on le perd..... Il ne s'agit plus que de lui faire voir et juger Madame d'Heldon telle qu'elle est, mais sans qu'il puisse la connaître. Allons, grace au nouveau moyen que nous avons pris, j'espère que nous parviendrons à le désabuser (*à Hector*). Que l'on apporte ici le petit pupître anx miniatures, les livres, la musique; la harpe restera dans l'autre pièce.

HECTOR.

Il ne faut plus, Monsieur, que des figures nouvelles dans la nouvelle auberge.

SCHŒNBOURG.

Fais changer les valets d'habillement, et voilà tout de suite des gens nouveaux!

HECTOR.

Ce sera bientôt fait. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

SCHŒNBOURG, FRITZ.

SCHŒNBOURG.

Toi, Fritz, va donner maintenant le signal. Souviens-toi quo mon neveu t'a laissé à la poste de Bataille, et que tu ne dois pas te montrer à celle de madame Dumont.

FRITZ.

La voici, Monsieur. (*Il sort*).

SCENE VII.

SCHŒNBOURG, Mad. DE FERLING.

Mad. DE FERLING.

VOUS l'avez voulu, mon ami; je viens vous succéder..... Comment me trouvez-vous?

SCHŒNBOURG.

A merveille! il ne s'agit plus que de prendre un caractère analogue.

Mad. DE FERLING.

Eh! mon ami, je resterai ce que je suis, bonne femme! C'est ce qui convient à notre âge, quand nous voulons jouer encore un rôle.

SCHŒNBOURG.

Je m'en rapporte à vous; mais je vous le recommande.

Mad. DE FERLING.

Oh! soyez tranquille! mon rôle est là: vous verrez.

FRITZ, (*entrant*).

Le voici, Monsieur; il descend; Paul lui a fait faire le chemin le plus diabolique. Oh! vous allez tout savoir. Sortons.

SCHŒNBOURG, (*à Mad. de Ferling*).

Adieu! Quant à moi, je vais, à mon tour, vous écouter, l'observer, suivre les mouvemens de son cœur, et les diriger. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HECTOR, ensuite DERNANCE.

HECTOR, (*apportant les livres, les miniatures*, etc.)

VOICI tout ce qu'on a demandé. Je l'entends.

Mad. DE FERLING, (*à son comptoir.*)

Moi, je vais m'asseoir; et m'occuper.

HECTOR, (*assis à une table.*)

Moi, je continue de boire et je m'asseois aussi; car j'ai fait une poste de plus, et je dois être fatigué.

DERNANCE, (*entrant.*)

Diable de petit postillon, qui manque me verser, me laisser

en chemin! C'est par ici qu'on entre? Ah! ah! mais c'est fort bien ici! (*Il donne à Hector son manteau, etc.*)

Mad. DE FERLING.

Monsieur s'arrête un instant? Veut-il se reposer, se rafraîchir?

DERNANCE.

Madame est la maîtresse de la poste?... Ne vous dérangez donc pas! Vous nommez, je crois, cet endroit Colstat?

Mad. DE FERLING.

L'auberge, *au Lion d'Or*. On est fort bien ici, Monsieur, pour les soins, les attentions, les égards.

DERNANCE.

J'en suis persuadé : j'ai vu quantité de voitures, de chevaux à la porte.

HECTOR, (*à part*).

Bon! les chevaux de la ferme et toutes les voitures de remises!

DERNANCE.

Vous tenez l'auberge, aussi? La poste doit être bonne, à ce qu'il me paraît?

Mad, DE FERLING.

Pas mauvaise, Monsieur; mais ça ne roule plus comme autrefois.

DERNANCE.

Vous avez, Madame, un bien singulier chemin de la poste de Rosem ici?

Mad. DE FERLING.

La route que vous avez prise n'est pas très-fréquentée, Monsieur.

DERNANCE.

J'ai cru, ma foi, que nous n'arriverions jamais. As-tu remarqué, Hector?

HECTOR.

Des chemins affreux! Monsieur, quelle différence avec celui que nous avons fait l'autre poste!

DERNANCE.

Oh! je t'en réponds! Ce petit postillon m'a fait faire plus de détours!.... toujours monter, descendre!

HECTOR, (*à part*).

Bon! il lui aura fait monter la petite butte au bout du parc. (*haut*). Pays de montagne, Monsieur.

DERNANCE.

Trois ou quatre rivières.

HECTOR, (*à part*).

L'abreuvoir auprès de la grille.

DERNANCE.

Vous n'avez donc pas de pont sur les rivières, dans ce pays-ci? on nous l'a fait passer à gué.... et des chevaux détestables, cette fois!

HECTOR, (*à part*).

C'étaient les mêmes.

DERNANCE.

Ils ont manqué de me laisser au milieu de la dernière rivière. Je me vois encore dedans.

HECTOR.

Quel accident, Monsieur! j'ai couru aussi les plus grands risques; le courant a manqué m'emporter avec mon cheval.

DERNANCE.

Mais cette diable de forêt n'en finit donc pas! Des bois, toujours des bois, depuis le château..... C'est étonnant! les arbres, en plusieurs endroits, m'ont paru singulièrement allignés!

HECTOR.

C'est ce que j'admirais!

DERNANCE, (*à Hector*).

Ces dames ne sont point encore ici, à ce que l'on vient de me dire à la porte: nous les rencontrerons où nous pourrons... D'ailleurs je ne suis pas infiniment curieux de les voir. Poursuivons notre voyage.

HECTOR.

Mais vous me tuerez, Monsieur! Vous voilà maintenant loin du cher oncle; et vous me feriez courir ainsi toute la nuit, que vous n'en seriez pas plus avancé! D'ailleurs, il est possible que ces dames soient passées.

DERNANCE.

Eh bien! il faut s'informer..... Madame! serait-il passé, depuis peu d'instans, deux femmes, allant ensemble dans la même voiture?

Mad. DE FERLING.

Monsieur, j'ai vu tant de monde aujourd'hui, que je ne saurais trop vous dire.....

DERNANCE.

L'une est une tante, l'autre sa nièce; la nièce ne doit pas être très-bien de figure.

HECTOR.

La tante est fort bien, pour une tante.

DERNANCE.

Mais tu ne la connais pas.

HECTOR.

Mais, Monsieur, j'ai mes idées tout comme vous.

DERNANCE, (*à Mad. de Ferling*).

Ne l'écoutez pas. Ce doit être une de ces grandes parentes qui n'en finissent pas : longue, sèche, maigre, insignifiante, comme toutes les tantes.....

Mad. DE FERLING, (*piquée.*)

Non, Monsieur, je n'ai pas vu passer de tante comme cela.

DERNANCE.

Ce sont deux dames qui vont au château voisin, à quatre lieues d'ici..... pour un mariage.

Mad. DE FERLING.

Ah!.... la plus jeune ne doit-elle pas, en effet, épouser un neveu de M. de Schœnbourg, nommé Dernance?

DERNANCE.

C'est cela.

Mad. DE FERLING.

Mal fait, à ce que je me figure; petit, laid, bouffi, louche!...

HECTOR, (*à part.*)

Attrape!

DERNANCE, (*surpris*).

Mais, Madame, vous ne le connaissez pas!

Mad. DE FERLING.

Non, Monsieur..... mais j'ai, moyennant quelques légères données, une manière sûre de juger les gens, sans les connaître. Il doit être fort maladroit, dupe de tout le monde, et de son oncle.

DERNANCE.

De son oncle? Ah! vous le connaissez bien!

Mad. DE FERLING.

J'en pense enfin tout le mal possible.

DERNANCE.

En vérité, Madame, il est affreux de juger ainsi les gens; et moi, Madame, comment me trouvez-vous, puisque vous jugez si bien ceux que vous ne voyez pas?

Mad. DE FERLING.

Vous, Monsieur, ah! c'est bien différent : vous avez l'air spirituel, fin, délicat, honnête!....

DERNANCE.

Eh bien! Madame, eh bien! c'est moi qui suis ce Dernance.... dont vous pensez tant de mal.

Mad. DE FERLING.

Vrai, Monsieur? Ah! combien je me trompais!....

HECTOR, (*bas à Dernance*).

Ma foi, vous étiez ici en belle réputation!

DERNANCE.

Mon ami, je veux interroger cette femme, et savoir comment elle a pu concevoir sur mon compte des idées aussi ridicules.

HECTOR.

Elle aura peut-être entendu parler de vous à quelques voyageurs.

DERNANCE.

Nous allons voir.... Madame!.....

Mad. DE FERLING, (*à part.*)

Gare les questions!.... On sonne; je suis à vous dans l'instant, Monsieur. (*à la Cantonade*). Que l'on serve le N°. 4, que l'on prépare des chevaux pour le Courier! Mettez le couvert pour la Diligence; il est près de minuit. Figurez-vouns, Monsieur, que nous avons, par jour, trois diligences et le courier.

DERNANCE.

Madame, j'en suis persuadé; mais je voudrais savoir.....

Un VALET, (*en garçon de poste.*)

Madame! Une chaise de poste, trois chevaux!

Mad. DE FERLING.

L'attelage blanc........ Pardon, Monsieur!

Un Deuxième VALET.

Madame! la clef du grenier!

Mad. DE FERLING.

Au clou, dans le cabinet.

Un Troisième VALET.

Des voyageurs en voiture.

Mad. DE FERLING.

Le grand appartement de damas, N°. 5.... Je suis à vous, Monsieur !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL.

MADAME, v'là qu'je r'partons ; vous n'avez rien à faire dire à M. Bataille ?

Mad. DE FERLING.

Comment va-t-il, de ce temps-là, le père Bataille ?

PAUL.

Il vous fait dire, Madame, qu'il trouve que ça ne va pas mal. Il vous fait aussi mille complimens, ainsi que Mademoiselle Rose, votre fille.

DERNANCE.

Quoi, Madame ! vous seriez la mère de cette jeune personne que j'ai vue chez Bataille ?

Mad. DE FERLING.

Oui, Monsieur. Des raisons particulières m'ont engagée à la mettre chez lui pour quelque temps. C'est un bien brave homme, que ce Bataille ! Il a servi, jadis.

DERNANCE.

Je le sais, Madame ; nous avons été camarades.

HECTOR.

Dans le même Corps.

PAUL, (*appuyant.*)

Mademoiselle Rose fait dire aussi bien des choses à Mademoiselle Rosine, sa sœur.

DERNANCE.

Vous avez une autre fille, Madame ?

Mad. DE FERLING, (*retournant à son comptoir.*)

Oui, Monsieur.

PAUL.

Vous n'avez plus besoin de moi, Madame?

Mad. DE FERLING.

Non, mon ami; prends toujours bien garde à la rivière, et recommande au voisin Bataille de se ménager.

DERNANCE.

Bien des choses aussi à mon vieux ami!

HECTOR.

Et à Mademoiselle Rose aussi, je vous en prie!

PAUL.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. (*Il sort*).

DERNANCE.

Si votre autre fille, Madame, ressemble à celle que j'ai vue chez Bataille....

Mad. DE FERLING.

Elle est son portrait vivant, pour la figure, à ce qu'on dit; mais pour l'esprit, le ton, les talens! c'est bien différent. (*On entend pincer de la harpe dans la pièce voisine, à droite*).

DERNANCE.

Qu'entends-je?

HECTOR.

C'est, je crois, Monsieur, la sœur de cette jeune Rose.

DERNANCE.

Allons donc! mais c'est très-bien! Quoi, Madame!.... Ce serait votre fille qui jouerait ainsi! La fille d'un aubergiste, Hector!

HECTOR.

Ce n'est qu'en voyageant, Monsieur, qu'on peut rencontrer de ces phénomènes-là.

DERNANCE.

Mais, en vérité, Madame, je n'en reviens pas! cela doit surprendre tous ceux qui passent.

Mad. DE FERLING.

En effet, Monsieur! Mais rien d'étonnant pour vous, quand je vous aurai conté,.. que ma fille a été élevée chez une dame qui a pris le plus grand soin de son éducation et lui a donné tout les talens; car celui de la musique n'est pas le seul qu'elle possède; elle peint, dit-on, assez passablement. Voyez, Monsieur!

DERNANCE.

DERNANCE.

Mais, à merveille! la touche fine! Et des livres! *Deshoulières! les Jardins!....* Elle doit avoir de l'esprit.

HECTOR.

Le choix des livres, seul, me préviendrait excessivement en sa faveur.

DERNANCE.

Clarisse, le Tasse! Elle sait aussi les langues?

Mad. DE FERLING.

Oui, Monsieur. Quant à moi, tout mon regret est de n'en savoir qu'une. Dans notre état, il faut parler à tant de gens!

DERNANCE.

Voilà, mon cher Hector, la rencontre la plus singulière que j'aie faite de ma vie. Tout ce que je vois m'annonce une personne étonnante.

HECTOR.

Allons, toujours le même. Voilà, Monsieur, comme vous vous enflammez tout de suite, en bien comme en mal! Elle peut être laide.

DERNANCE.

Impossible, Hector! Avec une certaine manière de voir et de sentir, on a là, mon ami, un pressentiment qui ne trompe jamais. Sans la connaître, je suis déjà sûr qu'elle est adorable. Enfin tu la verras.

HECTOR.

Je pense comme vous, Monsieur; et si je n'étais pas un valet, j'en serais déjà amoureux, sur ce que je vois.

DERNANCE, (*à part*).

Je brûle de la connaître! (*Haut*). Cette jeune personne, Madame, doit être charmante?

Mad. DE FERLING.

Ah! Monsieur! que vous me faites plaisir de vous en former d'avance une semblable idée! On ne juge pas toujours de même, et je connais quelqu'un qui, sans l'avoir vue plus que vous, porte sur elle un jugement bien différent.

DERNANCE.

Mais cette personne-là n'a donc pas le sens commun!

Mad. DE FERLING.

C'est possible, Monsieur.

DERNANCE, (*bas, à Hector*).

Comment l'attirer, sans témoigner à la mère trop d'empressement ?

HECTOR.

Chantez, Monsieur; elle doit avoir de l'esprit, elle vous comprendra.

DERNANCE, (*montrant Mad. de Ferling*).

Tu as raison; mais que chanter? à cause de.....

HECTOR.

Improvisez, Monsieur; elle est dans la pièce voisine : cela doit suffire pour vous inspirer. Prenez ce papier, pour vous servir de contenance; car on vous observe.

DERNANCE.

Elle a l'air bonne femme. Oh! ne crains rien. (*à Mad. de Ferl.*) Vous avez-là de la musique, Madame? Permettez que j'essaye.

Mad. DE FERLING.

Monsieur est musicien?

DERNANCE.

COUPLETS.

On reconnaît qu'on est près d'une fleur,
Au doux parfum qu'elle exhale autour d'elle;
Ah! sans la voir, un présage enchanteur
Apprend déjà qu'on est près d'une Belle.

Quand, près de soi, l'on vient à la savoir,
Jeune Beauté charme avant de paraître,
Et le plaisir qu'on éprouve à la voir,
Commence même, avant de la connaître.

Ah! paraissez, objet doux et charmant!
Le jour suivit toujours de près l'aurore:
Vous êtes là, le desir vous attend;
Le jour, pour moi, ne brille point encore!

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mad. D'HELDON.

HECTOR.

LE charme a tout de suite opéré, Monsieur! Quelle ressemblance avec la jeune Rose!

DERNANCE, (*à Hector*).

Pas tant qu'on le disait, pourtant!

HECTOR, (*en confidence*).

Je vous assure que c'est la même figure.

DERNANCE.

Mais c'est en beau, mon ami, c'est en beau qu'elle lui ressemble. Ne te l'avais-je pas dit? j'en étais sûr.

Mad. D'HELDON.

Pardonnez, Monsieur, un mouvement de surprise et de curiosité!

HECTOR, (*bas à Dernance*).

La curiosité, Monsieur: c'est toujours par-là qu'on les prend d'abord.

DERNANCE.

Mademoiselle, je suis enchanté....

Mad. D'HELDON.

Mais je vous interromps! veuillez continuer! je me retire.

HECTOR.

Retenez-la donc!....

DERNANCE.

J'avais terminé....

Mad. DE FERLING.

Restez, ma fille!

HECTOR, (*bas à Dernance*).

Voilà, Monsieur, la plus aimable mère qu'on puisse rencontrer.

Mad. DE FERLING.

Approchez donc, ma fille, Monsieur est presque un de nos voisins, le neveu de M. de Schœnbourg, ce neveu dont vous savez....

HECTOR, (*bas à Dernance*).

On vous connaît....

Mad. D'HELDON.

Ah! en effet, j'ai entendu parler de Monsieur d'une manière avantageuse.

HECTOR, (*bas à Dernance*).

Voyez comme on juge différemment!

DERNANCE.

Si vous avez de moi la même opinion que Madame votre mère....

Mad. D'HELDON.

Je suis persuadée, Monsieur, que la sienne, à présent, ne peut vous être défavorable.

HECTOR, (*bas à Dernance.*)

Vous entendez! C'est l'effet du chant!... prévenue en votre faveur!....

DERNANCE, (*bas à Hector.*)

Et blonde, mon ami! je l'aurais parié!

HECTOR, (*bas à Dernance.*)

Tous les traits de Rose; et des yeux....

DERNANCE.

Charmans! je me doutais qu'ils étaient noirs.

HECTOR, (*bas.*)

On vous regarde; sympathie. Allons, voilà le roman commencé!... Vite, au dénouement! L'amour, la déclaration.

DERNANCE.

Y songes-tu? la fille d'un aubergiste! je puis la trouver charmante; mais je ne m'enflamme pas ainsi....

HECTOR, (*à part.*)

Le préjugé?.... Diable! et moi qui n'y pensais pas! Courons consulter M. Schœnbourg sur l'incident du préjugé! (*haut, à Dernance.*) Je vais faire un tour à la voiture.

DERNANCE.

Nous ne partirons pas tout de suite, Hector!

HECTOR, (*à part.*)

Fort bien!

Mad. D'HELDON, (*à part.*)

Premier petit triomphe!

SCENE XI.

Mad. D'HELDON, DERNANCE, Mad. DE FERLING.

DERNANCE.

EN vérité, Mademoiselle, ce que je vois de vous, ici, me surprend, m'étonne au dernier point! je ne me serais jamais attendu à trouver ici des talens....

Mad. DE FERLING.

Ah! bien faibles, sans doute! et que vous remarqueriez peut-

être à peine, si vous m'eussiez rencontrée dans une maison plus distinguée....

DERNANCE.

Ah! croyez que, par-tout, j'aurais admiré....

Mad. D'HELDON.

Admiré! Quelques talens ne sont pas un si grand mérite; ils sont le fruit d'une éducation soignée......... On est heureux cependant de les posséder.... Les avantages s'en retrouvent dans toutes les circonstances de la vie; je m'apperçois qu'ils ont leur prix.... sur-tout lorsque....

DERNANCE.

Sur-tout?....

Mad. D'HELDON.

Vous le voyez, Monsieur, c'est le seul bien que la situation quelconque où l'on se trouve ne peut enlever....

DERNANCE.

Ah! vous méritez....

Mad. D'HELDON.

Ne parlons pas de moi.... Des occupations aimables préviennent l'ennui, et peuvent sauver de tant de goûts frivoles, qui ne sont ordinairement enfantés que par le désœuvrement de l'esprit, ou le vuide absolu du cœur.

DERNANCE.

Que de raison!....

Mad. D'HELDON, (*appuyant.*)

Vous êtes indulgent: il est des femmes à qui l'on en refuse,.... même sans les connaître!

DERNANCE.

Oh! je le sais.... mais ne vous en affligez pas: on rencontre par-tout de ces hommes remplis de préventions, qui, sans aucun motif....

Mad. D'HELDON.

Il en est de bien injustes!

DERNANCE.

Chaque mot me ravit!

Mad. D'HELDON.

Qui jugent avec une légereté....

DERNANCE.

Comme elle est aimable! (*à Mad. de Ferling.*) Et voilà,

Madame, la personne sur laquelle on ose, disiez-vous, porter un jugement aussi déraisonnable? Il faut être fou!

Mad. DE FERLING.

Je ne puis trop vous dire..... Mais c'est que vous ne sauriez croire à quel point la prévention s'est armée contre elle, jusqu'à lui refuser les moindres qualités!

DERNANCE.

Est-ce possible?

Mad. D'HELDON.

Oui, Monsieur. Cela va peut-être diminuer l'indulgence avec laquelle vous vouliez bien me voir?

DERNANCE.

Au contraire, c'est un motif d'intérêt de plus. Je voudrais savoir quelle espece de reproche on peut faire à Mademoiselle?

Mad. DE FERLING.

Plusieurs. Par exemple, celui de ne pouvoir être susceptible d'éprouver un sentiment delicat, de ne pouvoir aimer.

DERNANCE.

Ah! quand on sait aussi bien charmer, pourrait-on être incapable de partager un sentiment qui fait le bonheur de notre existence!.....

Mad. DE FERLING.

Elle a justement composé, à ce sujet, une romance, pour être accompagnée par la harpe.

DERNANCE.

Composée par elle? Mais vous avez donc tous les talens! tous!.... Oh! combien je serais enchanté d'entendre cette romance!

Mad. D'HELDON.

Je craindrais.....

Mad. DE FERLING.

La présence de Monsieur? Il parait si complaisant! D'ailleurs, Monsieur chante aussi.

Mad. D'HELDON.

Mais c'est abuser!....

DERNANCE.

Oh! nullement!..... N'est-ce pas ici que je trouverai la harpe de Mademoiselle? Je vais la chercher.

(Il va pour entrer par la porte qui conduit du côté où il est entré au premier acte.)

Mad. DE FERLING.

Non, Monsieur, je ne souffrirai pas.

DERNANCE.

Eh bien! nous irons ensemble.

Mad. DE FERLING.

Tout est en désordre dans cette pièce, à ne pas s'y reconnaître.

DERNANCE.

Pardonnez-moi! souffrez.....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, (*apportant la harpe.*)

LA voici.

Mad. D'HELDON.

Ah!

DERNANCE, (*à Hector*).

Par quel hasard étais-tu là? Je te croyais à la voiture.

HECTOR, (*mystérieusement, à Dernance.*)

Ah, Monsieur! je viens d'apprendre des choses bien singuliere sur cette jeune fille. Paix!

Mad. D'HELDON.

J'ai besoin de toute votre indulgence.

DERNANCE, (*à Hector.*)

Adorable, mon ami!

Mad. D'HELDON.

ROMANCE.

Doux sentiment, dicté par la nature!
Besoin d'aimer est toujours dans le cœur.
Eh! l'ame, hélas! en est-elle moins pure,
Pour desirer et vouloir le bonheur.

Ne pas aimer! Oh! destinée affreuse!
C'est ignorer le plus doux bien du cœur.
Il faut aimer, aimer, pour être heureuse,
Et plus encor, pour donner le bonheur.

QUATUOR.

HECTOR.

O vous ! qui dites d'une femme :
« Jamais, elle ne me plaira ! »
Vous voyez qu'une douce flamme,
Dans son cœur se glisse déjà.

DERNANCE.

Quel sentiment naît dans mon ame !
Sa douce voix est encore là !
Son regard me trouble, m'enflamme!
Quoi ! pourrais-je l'aimer déjà !

Mad. DE FERLING.

Quel sentiment naît en son ame !
Rosine, je crois, lui plaira !
Son regard se trouble, s'enflamme.
Je pense qu'il l'aime déjà.

Mad. d'HELDON.

L'amour naîtrait-il dans son ame !
Rosine, je crois, lui plaira ;
Il est ému, son cœur s'enflamme !
Pourrais-je lui plaire déjà !

HECTOR.

Eh bien ! partons-nous, Monsieur ?

DERNANCE.

Nous resterons ici, Hector ! nous y souperons.

Mad. D'HELDON, (*à part*).

Bien !

Mad. DE FERLING, (*à Mad. d'Heldon*).

Rosine, allez donner des ordres pour le souper !

(*Mad. d'Heldon sort.*)

DERNANCE.

Ah, Madame ! c'est un trésor que vous possédez-là !

Mad. DE FERLING.

Oui, Monsieur, c'est un enfant charmant ; je songe à l'établir.

DERNANCE.

Vous avez des vues ?

Mad. DE FERLING.

Oui, Monsieur. Je crois même, à la manière dont vont les choses,

choses, que le contrat pourrait bien être signé dès demain. Je vais donner un coup-d'œil, et nous sommes bientôt à vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

DERNANCE, HECTOR.

DERNANCE.

ON la marie, mon cher Hector!

HECTOR.

Vous n'aviez pas deviné ça, Monsieur?

DERNANCE.

Dieux!....

HECTOR.

Quoi, Monsieur! vous l'aimeriez?

DERNANCE.

Non, mon ami, non sûrement; mais je sens qu'il ne faut pas risquer de la voir davantage. Arrachons-nous d'ici, mon cher Hector! La fille d'une aubergiste!... Quelle folie! Partons, mon ami, partons!

HECTOR.

Mais, Monsieur, c'est comme un fait exprès! Je ne vous ai jamais vu dans cette humeur, de toujours partir! Attendez donc!.... il faut que vous sachiez que ces femmes-là sont des femmes.....

DERNANCE.

Des femmes?

HECTOR.

Des femmes comme il faut.

DERNANCE.

Des femmes comme il faut! que dis-tu là?

HECTOR.

J'ai moi-même été surpris de tout ce que je voyais; je n'ai pu résister au desir d'aller faire causer, là-dedans, quelqu'un.

DERNANCE.

Eh bien?

HECTOR.

L'on m'a dit que je pouvais vous prévenir que ces femmes n'étaient pas faites..... pour être dans une auberge.

DERNANCE.

Vrai? je m'en étais douté.

HECTOR.

Ce que c'est que le pressentiment!

DERNANCE.

Conte! oh! conte-moi donc!

HECTOR.

Attendez que je vous arrange cela clairement dans ma tête.

DERNANCE.

Mais, es-tu sûr?....

HECTOR.

Écontez bien l'histoire que je vais vous faire.... Ce sont des femmes... qui ne tiennent cette poste que par circonstance... et se trouvent réduites....

DERNANCE.

Ce que c'est que les événemens!.... Combien elles m'intéressent d'avantage! Oh! si je pouvais leur être utile! les tirer de la situation pénible où le sort les a réduites!... Mais on la marie, mon cher Hector!

HECTOR.

Monsieur, c'est à quelqu'un qui ne l'aime pas; à cet homme singulier, prévenu, qui en pensait tant de mal, sans la connaître, et contre l'opinion duquel vous vous êtes élevé si généreusement.

DERNANCE.

Comment! on la sacrifierait!

HECTOR.

C'est la situation qui l'exige.... Paix! Monsieur! la voici.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. D'HELDON, (*apportant des assiettes*, *des serviettes*, etc. *pour le souper*).

DERNANCE.

JE la trouve encore embellie. Oh ciel!.... Mademoiselle, quittez des soins qui ne sont pas faits pour vous; je connais votre position.

Mad. D'HELDON.

Quoi, Monsieur! vous savez....

DERNANCE.

Oui, Mademoiselle, je sais que vous n'êtiez pas née pour cet état : ne cherchez pas à me le cacher; j'ai tout découvert. Vous êtes, ici, déguisée, et l'on vous marie.

Mad. D'HELDON.

Quoi, Monsieur, qui vous a dit?....

DERNANCE.

Et c'est à quelqu'un qui ne vous aime pas... qui pense de vous un mal!....

Mad. D'HELDON.

Mais qui peut changer d'idée, en me connaissant mieux.

HECTOR.

Certainement, Monsieur! Quelle ame endurcie ne reviendrait pas, en voyant Mademoiselle!

DERNANCE, (*à Hector.*)

Tais-toi, malheureux! Vas-tu me desservir, à présent? -- Non, Mademoiselle, on ne revient jamais des préventions fâcheuses que l'on a conçues contre quelqu'un.

HECTOR.

Mais, Monsieur, que dites-vous donc?

Mad. D'HELDON.

Dans peu d'instans, il ne sera peut-être plus possible de rompre des nœuds....

DERNANCE.

Qui vous déplaisent, je le vois.... Refusez, Mademoiselle, ah! refusez!

Mad. D'HELDON.

Si la personne était ici?....

DERNANCE.

Dieux!.... Ah! Mademoiselle! il faut prendre un parti, résister; et, s'il n'est pas d'autres moyens pour vous soustraire...

HECTOR, (*bas à Dernance*).

Enlevons-la, Monsieur!

DERNANCE.

Je puis vous servir; et, si l'on veut vous forcer à contracter des liens odieux, vous conduire chez une de mes parentes. Nous y serons demain, vous serez libre.... alors....

Mad. D'HELDON.

Et que dirait-on, Monsieur? ne pourrait-on croire qu'un autre sentiment....

DERNANCE.

Ah! s'il était vrai! si j'avais le bonheur de ne pas vous déplaire! Vous ne répondez pas! vous êtes émue!

Mad. D'HELDON, (*déguisant sa joie*).

Que me proposez-vous!

DERNANCE.

Ah! rompez des nœuds que j'abhore! et, pour gage du respect le plus sacré, c'est à vos pieds....

HECTOR.

L'y voilà!

DERNANCE.

C'est, à vos genoux, que je jure.... (*Il se met à genoux*).
(*On entend claquer un fouet, crier : Oh! eh! eh!*)
Ciel! qu'entends-je?

HECTOR.

Oh! mon Dieu! C'est notre oncle!

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, SCHŒNBOURG.

SCHŒNBOURG, (*entrant avec sa canne et son chapeau, comme s'il descendait de voiture.*)

AH! je vous rattrape donc enfin, Monsieur mon Neveu!

DERNANCE, (*se levant*).

Ciel!

Mad. D'HELDON, (*haut.*)

Je suis perdue! Fuyons! (*à part*). Je suis enfin aimée!
(*Elle sort*).

SCÈNE XVI.

SCHŒNBOURG, DERNANCE.

SCHŒNBOURG.

DIABLE! Mais vous êtes un peu prompt dans vos sentimens, mon cher ami! je reçois votre lettre, je me mets en route, pour vous rattraper....

DERNANCE, (*très-étonné*).

Quoi, mon oncle! vous voilà déjà?

SCHŒNBOURG.

Je n'ai pas pris tout-à-fait le même chemin que vous; on en connaît de plus courts. Vos cent louis ne sont pas encore gagnés, mon cher neveu!.... vous croyez me prendre pour votre dupe! vous jouez de finesse! mais il ne fallait pas alors vous arrêter de la sorte; et c'est lorsque vous refusez d'épouser une femme digne de vous fixer, sous tous les rapports, que je vous trouve aux pieds d'une fille d'auberge! Excuserez-vous une démarche pareille?

DERNANCE.

Ah! mon oncle! si vous saviez....

SCHŒNBOURG.

Il vous est donc arrivé quelqu'aventure singulière?

DERNANCE.

C'est un roman, mon cher oncle! j'en suis encore dans la surprise, l'étonnement! Après mon départ du château, je n'ai point trouvé ces dames à la dernière poste.

SCHŒNBOURG.

Je le sais.... Bataille m'a tout conté. Je sais même que vous vous êtes amusé passablement à mes dépens.

DERNANCE.

Quoi! ce coquin-là vous aurait dit! ...

SCHŒNBOURG.

Oui, mon ami, vous n'êtes pas encore assez fin; Bataille a pour moi un bien autre attachement que pour vous.

DERNANCE.

Oh! si jamais je repasse à sa poste! Ce maraud!....

SCHŒNBOURG.

Enfin, vous le chargez de m'envoyer votre lettre, et vous venez ici!

DERNANCE.

Ces dames ne sont point encore passées; je les attendais. Vous n'imagineriez jamais ce qui m'est arrivé, mon cher oncle! J'ai trouvé, dans cette maison, la fille la plus étonnante!....

SCHŒNBOURG.

La fille de la maitresse de la poste?... Oui, je crois en avoir entendu parler.

DERNANCE.

Vous en avez entendu parler!... Oh! mon oncle! elle est au-dessus de tout ce qu'on peut en dire; elle raisonne avec un

esprit, possède tous les talens ! enfin je ne saurais vous dire l'impression que cette femme a faite sur mon cœur.

SCHŒNBOURG.

Mais es-tu fou? Je fais venir ces dames dans ma terre, exprès pour te voir; et tu refuserais, pour la fille d'un aubergiste encore!....

DERNANCE.

Ah mon oncle! vous ne savez pas tout : c'est leur secret; mais je puis vous le confier sans danger. Vous allez être bien étonné. Ces dames ne sont point faites pour l'état qu'elles ont pris. (*Mystérieusement*). C'est l'effet des circonstances.

SCHŒNBOURG.

En vérité?

DERNANCE.

Ce sont des femmes comme il faut, mon oncle! des femmes comme il faut! Leur position a doublé mon intérêt..... J'aurais pu résister; ce n'est qu'en la connaissant que j'ai cédé à l'impression.

SCHŒNBOURG.

Une femme sans fortune!

DERNANCE.

Ah! mon oncle! tous les trésors ne sont-ils pas de son côté? Ne soyez pas étonné de la vivacité, de la promptitude de cet amour..... Depuis long-temps, mon imagination s'était formé le portrait de la femme qui devait m'attacher pour jamais : c'est elle, mon cher oncle! je l'ai trouvée!

SCHŒNBOURG.

Bah ! bah! beau sentiment, qui s'évanouira peut-être quand tu la connaîtras davantage.

DERNANCE.

Ah! mon oncle! n'aura-t-elle pas toujours le même esprit, les mêmes talens, la même grace?.... Puisqu'elle a su me plaire, dépouillée de tous les prestiges qui séduisent quelquefois, n'est-elle pas bien sûre, à présent, d'être toujours adorée!

SCHŒNBOURG.

Oui. Mais Madame d'Heldon!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, ces dames arrivent; elles descendent de voiture.

DERNANCE.

Je me retire.

SCHŒNBOURG, (*le retenant*).

Non, mon ami! tu la verras, morbleu! tu la verras, tu l'épouseras!

DERNANCE.

Eh bien! mon oncle! vous m'y forcez! je vais déclarer moi-même à Madame d'Heldon, que je ne puis être à elle.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, Mad. D'HELDON, Mad. de FERLING, (*rentrant, habillées comme au premier acte.*) Ensuite ANTOINE, et TOUS LES VALETS.

SCHŒNBOURG.

AH! vous voici, Mesdames! J'ai l'honneur de vous présenter mon neveu, qui a voulu absolument faire quatre lieues, pour venir au-devant de vous. Allons, mon cher neveu, approchez! Voici Mad. de Ferling : peut-être l'as-tu rencontrée dans le monde?

DERNANCE, (*saluant.*)

Madame!.... Il me semble, en effet, que j'ai vu Madame quelque part.

SCHŒNBOURG.

Voici Mad. d'Heldon, que vous ne voulez pas absolument épouser. C'est à elle-même que vous allez donner les raisons et les motifs de votre refus.....

DERNANCE, (*sans la regarder.*)

Madame, si l'attachement le plus parfait ne m'ôtait pas l'espoir de pouvoir jamais vous aimer; si l'amour que j'ai pour une autre......

Mad. D'HELDON.

Quoi! Dernance.....

DERNANCE, (*la fixant*).

Ciel! quelle ressemblance!.... Serait-il possible?

SCHŒNBOURG.

Eh oui! Tu vois, mon ami, Mad. d'Heldon, Rose et Rosine.

DERNANCE.

Quoi! vrai?

SCHŒNBOURG.

Voilà cette femme contre laquelle tu avais de si grandes préventions. Déguisée à la poste de Bataille, Rose voulait seulement te connaître: à celle de Mad. Dumont, Rosine t'a détrompé; voici maintenant Mad. d'Heldon.....

DERNANCE.

Me pardonnerez-vous?

Mad. D'HELDON.

Ah! l'intérêt que je mettais à vous détromper, doit vous en être le garant.....

DERNANCE.

Et Madame?

SCHŒNBOURG.

Etait la mère, Madame Dumont.

Mad. DE FERLING.

Oui, Monsieur; cette tante insignifiante, maigre.....

DERNANCE.

Ah! comme Bataille m'a joué! Il vous prêtait sa poste, ce coquin-là?

SCHŒNBOURG.

Le voilà, mon ami! c'était moi; je te remercie de toutes tes confidences.

DERNANCE.

Quoi, mon oncle!.... Et ces dames se sont ainsi donné la peine de me suivre D'AUBERGE EN AUBERGE! Oh! nous pouvons, maintenant, retourner au château.

SCHŒNBOURG.

Dans l'instant.

(*Tous les valets entrent, en livrée*).

DERNANCE.

Eh quoi! vous avez amené tous vos gens?

SCHŒNBOURG.

SCHŒNBOURG.

Oh! je mène un train! Vîte, au château!

(*Les valets tournent les paneaux, le théâtre représente le premier salon*).

DERNANCE.

Que vois-je?

SCHŒNBOURG.

Nous y voilà, mon ami; tu n'en es pas sorti : mes chevaux, déguisés, t'ont promené dans mon parc.

DERNANCE.

Ah! je ne m'étonne plus si c'était toujours des bois.

SCHŒNBOURG.

Carte blanche, et huit jours!

DERNANCE.

Mon oncle, je suis battu; mais j'aime, et si j'ai le bonheur d'être aimé, je suis trop heureux pour me plaindre.

Mad. D'HELDON.

Ah! M. de Schœnbourg! cette maison va devenir, maintenant, le temple du bonheur.

ANTOINE.

Encore une métamorphose!

SCHŒNBOURG.

Console-toi, mon ami! ce changement-là n'est fait que par le cœur. Soyez heureux, mes enfans! partagez mes amusemens : vous leur devez le bonheur; et souvenez-vous toujours qu'il ne faut juger, ni des personnes, ni des choses, sans bien les connaître.

CHŒUR.

Soyez heureux!
Que la tendresse,
Entre vous deux,
Banisse désormais, et la ruse et l'adresse!

DERNANCE, (*au Public*).

Si nous avons su conserver
L'unité des lieux, en voyage;
Puissions-nous, parmi vous, trouver
L'unité de suffrage!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

